ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 56 - décembre 2015 - janvier 2016

LITTÉRATURE
Le retour de Murakami p. 22

VOYAGE
Les archers de Togouchi p. 26

Biker un jour, biker toujours ?

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Résistance



Quand on parle de mécanique et du Japon, on pense immédiatement à la voiture puisque le premier constructeur mondial s'appelle Toyota. Il y a de cela quelques décennies, on songeait plutôt à la moto. Les entreprises japonaises s'imposaient sur leurs concurrentes européennes. Au Japon, il existait aussi une culture de la moto qui a, peu à peu, périclité au profit des quatre roues plus confortables et moins connotées que les deux roues. Il existe cependant encore une culture de la moto dans l'archipel. Elle résiste tant bien que mal et ses défenseurs l'entretiennent avec passion. C'est ce que nous avons voulu vous raconter dans notre dernier numéro de l'année 2015.

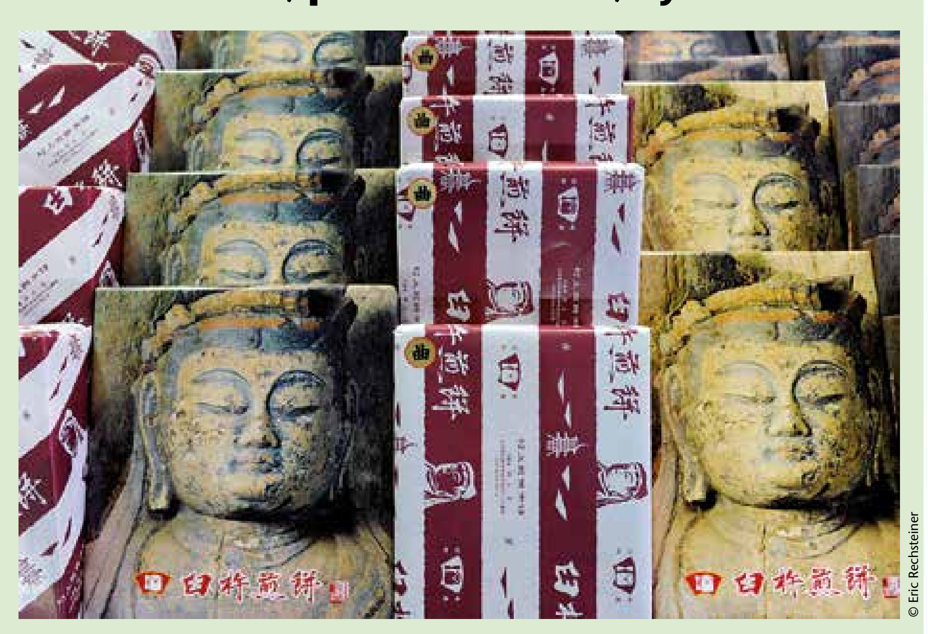
LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

43,8 % Le nombre de touristes ne cesse de faire des bonds. En octobre, il a progressé de 43,8 % par rapport au même mois de l'année dernière, avec quelque 1,8 million de visiteurs. Une tendance qui devrait permettre au pays d'atteindre les 20 millions de touristes en 2015.

Couverture : Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

A Usuki, préfecture d'Ôita, Kyûshû


© Eric Rechsteiner

En voyageurs accomplis, les Japonais ne rentrent jamais de leur périple sans rapporter un présent *(omiyage)* pour leur famille, leurs proches ou leurs collègues de travail. Une manière de leur faire partager le plaisir d'avoir découvert une région et son terroir. La plupart du temps, ils ramènent une spécialité locale, souvent des biscuits, joliment emballée qui sera sans aucun doute l'objet de nombreux commentaires.

ÉCONOMIE Mauvaises nouvelles pour Abe

C'est un coup dur pour le premier ministre ABE Shinzô. L'économie nippone est de nouveau en récession. Le produit intérieur brut s'est contracté de 0,2 % au troisième trimestre. Par ailleurs, le gouverneur de la banque centrale du Japon a décidé de maintenir la politique monétaire actuelle et donc de ne pas l'assouplir davantage et cela malgré le fait que le pays soit de retour en zone de récession.

AVIATION Retour du Japon dans les airs

Le départ du Mitsubishi Regional Jet (MRJ) avait été reporté cinq fois, mais il a réussi son vol d'essai le 11 novembre. Cet appareil marque le retour du Japon sur le marché de l'aviation civile qu'il avait délaissé depuis 50 ans. D'environ 35 mètres de long sur 29 mètres d'envergure, il peut accueillir près de 100 passagers. La première livraison à la compagnie ANA est prévue au printemps 2017.


« Le sens de la vie se niche dans une pâtisserie… »
LE MONDE
SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES
COMME DES CINEMAS présente
Kirin KIKI
Masatoshi NAGASE
Kyara UCHIDA
Les délices de Tokyo
un film de Naomi KAWASE
あん
AU CINÉMA LE 27 JANVIER

SÉRIE Les poissons retrouvent leur marché

La réouverture du marché aux poissons après quatre ans et demi d'installations de fortune marque un tournant.



Pour la fête de la grande pêche, le 18 octobre, la vente aux enchères a suscité un grand enthousiasme.

Ishinomaki Hibi Shimbun

Les travaux de restauration du marché aux poissons d'Ishinomaki, sérieusement endommagé lors du séisme de mars 2011, viennent de se terminer. Il est opérationnel depuis le 1er septembre et tourne à plein régime. Quatre ans et demi après la catastrophe, ce symbole d'Ishinomaki, "la ville des poissons", a été complètement rénové pour devenir un établissement répondant aux normes alimentaires les plus strictes. Le 26 septembre a eu lieu une grande cérémonie pour son inauguration à laquelle ont participé près de 250 personnes représentant divers métiers maritimes de la région ainsi que des responsables nationaux, préfectoraux et municipaux. Ils ont ainsi célébré la renaissance de cette industrie clé pour la région et souhaité qu'elle puisse connaître une nouvelle phase d'expansion.

Depuis longtemps, la ville d'Ishinomaki s'est développée autour des industries maritimes avec son port aux poissons. Le marché d'Ishinomaki a été construit dans le quartier de Minato, à l'embouchure de la rivière Kitakami. En 1974, il a été regroupé avec le marché de Watanoha et transféré vers l'actuel port d'Ishinomaki. La baie de Kinkasan bénéficie à la fois du courant chaud et du courant froid. Sur son marché, on y dénombre plus de 200 espèces de poissons. De par sa situation géographique et son environnement naturel, l'économie de la ville a donc pu s'appuyer sur les industries maritimes.

Lors du séisme, les murs des docks se sont affaissés de près d'un mètre ; le bâtiment de chargement (où l'on garde provisoirement les poissons pêchés et l'on fait des enchères) n'a guère mieux résisté. Quatre mois après, il a cependant repris ses activités sous des tentes provisoires. Si la pêche en 2011 représentait à peine 20 % du niveau de celle de 2010, en 2014 elle est revenue à 70 % en termes de quantité, et à 90 % sur le plan du chiffre d'affaires.

Les travaux de rénovation ont débuté en août 2013, en trois phases. Le bâtiment situé à l'est et celui positionné au centre sont devenus opérationnels en juillet dernier. Puis, les travaux se sont poursuivis tout en utilisant les installations provisoires. En août 2015, le bâtiment dans la partie ouest et le bâtiment administratif au centre ont vu le jour. Depuis septembre, tout fonctionne à plein régime.

La nouvelle installation pour les cargaisons est un bâtiment en béton armé, de quatre étages d'une surface totale de près de 46 000 m². Les bâtiments sont divisés en plusieurs zones selon les types de poissons avec une ligne spécifique pour le conditionnement et l'expédition. Ainsi, la halle qui longe le dock mesure 876 mètres. Elle est la plus longue d'Asie, et est 1,4 fois plus



Depuis le séisme du 11 mars 2011, nous collaborons avec l'équipe de l'*Ishinomaki Hibi Shimbun*, quotidien de cette cité portuaire particulièrement meurtrie par la catastrophe. Notre but est d'informer les lecteurs sur la situation de cette ville. Malgré ses difficultés, ce journal local continue à enquêter et à apporter chaque jour son lot de nouvelles. Si vous voulez aussi le soutenir dans sa démarche et l'aider à se développer, vous pouvez vous abonner à son édition numérique pour 1 000 yens (moins de 7 euros) par mois : https://newsmediastand.com/nms/N0120.do?command=enter&mediaId=2301

grande que celle de l'ancien marché. Les travaux ont coûté près de 19,2 milliards de yens, subventionnés avec l'aide de l'Etat.
La plus grande originalité de cette nouvelle installation est d'avoir adopté le système HACCP (Hazard Analysis Critical Control Point), une méthode de maîtrise de la sécurité sanitaire des denrées alimentaires aux normes mondiales. Une structure hermétique qui empêche l'entrée du vent, de la pluie ou des oiseaux. Du fait de la valeur ajoutée apportée par cette sécurité alimentaire et de l'expansion des réseaux de distribution à l'étranger, les promoteurs du nouveau marché entendent faire d'Ishinomaki "la ville internationale du commerce maritime".
Les fonctions administratives sont centralisées dans le bâtiment à trois étages qui côtoie en partie le bâtiment ouest. Cette structure est également utilisée comme centre de formation et de communication. A partir du couloir de l'étage, on peut observer toutes les opérations de chargement du rez-de-chaussée. Dans un coin réservé aux expositions, on peut en apprendre davantage sur l'industrie maritime à Ishinomaki grâce à des photos et des écrans tactiles.

42 000 visiteurs ont assisté à la 26è fête de la grande pêche

Lors de la cérémonie d'inauguration, le 26 septembre, le maire de la ville d'Ishinomaki, KAMEYAMA Hiroshi, chargé de la reconstruction du marché, n'a pas caché ses ambitions en rappelant que *"la reconstruction du marché aux poissons est le résultat de tous les efforts des personnes concernées. L'intensité des enchères favorisera la reconstitution de la ville. Grâce à la très grande sécurité alimentaire de nos installations, et avec la collaboration de l'Etat et celle d'entreprises privées, la renommée d'Ishinomaki s'étendra aussi bien dans le pays que dans le monde."* Il a également promis de *"promouvoir la reconstruction d'Ishinomaki par le biais d'une plus grande collaboration entre la municipalité et le marché, d'essayer d'attirer de nouveaux bateaux de pêche et de conserver le même volume de pêche"*.
Quant au responsable du marché aux poissons, SUNÔ Kunio, il s'est souvenu que juste après le séisme, ils avaient dû rejeter près de 50 000 tonnes de poissons et il a remercié l'assemblée. *"Le 1er septembre, le marché a fêté son 65e anniversaire. C'est grâce à tous vos efforts que le marché a su se redresser"*, a-t-il ajouté. Une fois coupé le ruban de l'inauguration, une salve d'applaudissements s'est fait entendre.
Le 18 octobre, un mois et demi après la réouverture du marché, a eu lieu la 26e Fête de la grande pêche d'Ishinomaki. C'est un rendez-vous annuel qui se déroule à l'automne. On y commercialise les produits de la mer de toute la région ainsi que des produits agricoles à des prix réduits. Depuis sa création en 1989, elle a toujours été très populaire, mais à cause du séisme, elle n'a pas eu lieu en 2011. En 2012, elle a été organisée dans un parc avant de revenir en 2013 à la halle aux poissons. Cette année, la fête a aussi été l'occasion de célébrer l'ouverture du nouveau marché aux poissons.
55 exposants étaient présents. On pouvait y acheter des huîtres grillées, des coquilles St-Jacques, des maquereaux de Kinka, etc. Lors des enchères aux poissons crus où les visiteurs pouvaient se mettre dans la peau d'un acheteur, les participants criaient fort pour obtenir les poissons de leur choix. Quant à l'événement de pêche aux sérioles, limandes, etc., on faisait la queue dès le petit matin. Un habitué âgé d'une soixantaine d'années nous a raconté en souriant : *"Je suis content d'avoir pêché plein de bons poissons. Ça m'excite de penser aux plats que je vais préparer avec"*. Un autre moment très apprécié fut la démonstration de découpe de thon, organisée pour la première fois pour fêter l'inauguration du marché. Selon les responsables, 42 000 personnes ont assisté à la fête, soit 2,8 fois plus que l'an passé. C'est encore loin des 70 000 qui venaient avant le séisme, mais l'ambiance semble bel et bien revenue.

ABE TATSUHITO et YAMAGUCHI HIROSHI



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le culte de la moto s'est transformé au cours des deux dernières décennies. Il reste vivace chez certains.

Biker un jour, biker toujours ?

Qu'on le veuille ou non, la moto est associée au Japon ne serait-ce que par la place qu'occupent les constructeurs japonais. Honda, Suzuki, Kawasaki ou encore Yamaha se sont imposés dans le monde. Mais ces machines n'ont cependant pas séduit les motards nippons qui leur préfèrent les marques européennes et américaines. Reste que ces derniers sont en voie de disparition. *Zoom Japon* est allé à la rencontre des derniers Mohicans.

Contrairement à certaines idées reçues, la moto n'est pas apparue au Japon avec Honda. Le premier deux roues à avoir circulé dans les rues japonaises fut une Hildebrand et Wolfmüller en 1896. Il faut attendre 1909 pour voir la première moto japonaise produite dans l'archipel. Il s'agissait d'un monocylindre rustique mais entièrement japonais. Quatre ans plus tard, les Japonais peuvent découvrir la première grande marque locale Asahi dont le premier modèle est une copie conforme de la Triumph 550. Il y aura par la suite Rikuo et Murato qui vont s'imposer comme les premiers constructeurs de l'archipel jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale.
Quand celle-ci s'achève, le Japon va entrer dans une phase de reconstruction au cours de laquelle plusieurs entreprises vont se reconvertir dans la production des deux roues. Alors qu'en 1945, le pays ne compte que 19 marques de motos, on en recense 83 en 1953 et 123 en 1959 tandis que le salon de la moto de Tôkyô en 1954 attire quelque 550 000 visiteurs. C'est l'âge d'or du deux roues. Il régnera encore une bonne décennie avant que la voiture n'envahisse les rues et les routes de l'archipel. Les grandes marques que l'on connaît aujourd'hui comme Honda ou Yamaha s'imposent petit à petit grâce à des modèles originaux ou bien souvent inspirés par des machines étrangères. Ainsi la première Yamaha, la YA-1, produite en 1955, est une copie , quasi conforme, à la couleur près, de la DKW RT-125 allemande. Mais cela ne suscite guère de problème puisque la moto est commercialisée seulement au Japon. Honda innove pour sa part dès 1949 avec sa "Dream" puis en 1952 avec la création d'un nouveau moteur deux-temps, qui équipe le Cub-F de 50cm^3, qui assure la pérennité de l'entreprise. Grâce à ce succès, le constructeur pourra poursuivre son développement et proposer de grosses cylindrées, plus luxueuses et d'une finition irréprochable.
Grâce à la moto, la jeunesse japonaise cherche à s'émanciper et à exploiter l'espace de liberté qu'elle procure. Elle devient aussi un moyen d'exprimer une certaine résistance au système social contre lequel une partie des jeunes se rebelle dans les années 1960. A défaut de pouvoir le faire en voiture, réservée à leurs parents, ils enfourchent leurs deux roues et s'affirment dans les rues. Ces groupes donnent naissance au *bôsôzoku*, ces gangs de motards qui sèment le désordre au cours de la décennie suivante au moment où la normalisation s'accélère après l'agitation étudiante de 1968-1970. Le phénomène est suffisamment important pour que les autorités décident d'intervenir et de réglementer plus sévèrement l'usage de la moto. Celle-ci cède donc sa place à la voiture qui exprime davantage la réussite sociale. Il ne reste aujourd'hui que quelques amateurs éclairés qui tentent d'entretenir une flamme qui semble prête à s'éteindre.

ODAIRA NAMIHEI

RENCONTRE La moto et le sens de la vie

Pour IKEDA Shin, passionné de Harley, la moto a été un formidable moyen d'expression.

Rédacteur en chef du magazine *Hotbike Japan,* IKEDA Shin se consacre à la culture de la Harley Davidson depuis 25 ans. Pourtant cet infatigable globe-trotter n'a pas toujours été un "biker". Né en 1962 à Nagano, ce quinquagénaire à l'air juvénile n'a d'ailleurs rien du motard tatoué qui parcourt les routes avec sa bande. Très timide, il a choisi la moto comme une échappatoire à la société japonaise déjà très codée des années 1970. Devenu la star des courses en Harley, il a parcouru les Etats-Unis, puis l'Asie en tant que journaliste puis crée le magazine *Hotbike*, puis *Tabigaku,* qui se consacre aux récits de voyage les plus rocambolesques. Des *bôsôzoku* aux *otaku* en passant par les Hells Angels, IKEDA Shin nous raconte son parcours et sa vision du Japon en tant que reporter, voyageur et motard.


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

IKEDA Shin est rédacteur en chef du magazine Hotbike Japan. La moto a d'abord été un moyen extraordinaire d'échapper à la pression de la société japonaise.

Votre amour de la Harley vous a amené à la création de Hotbike, mais avant cela, que faisiez-vous ?

IKEDA Shin : Comme tous les adolescents, je rêvais d'avoir une grosse moto, mais mes parents me l'interdisaient. J'avais 16 ans. J'étais passionné de vélo et quand je me suis acheté ma première Mopetto (Mobed), je me suis dit : "*Avec ça, je peux aller jusqu'au bout du monde !*". Ça a été une révélation. Après, je suis parti à Tôkyô pour mes études. J'ai passé en cachette mon permis pour les grosses cylindrées. A l'époque c'était extrêmement difficile de l'avoir et j'ai dû le repasser plusieurs fois. Et là, j'ai acheté ma première italienne, une Ducati. Je n'étais alors pas du tout intéressé par les Harley !

Dans les années 1980 à Tôkyô, vous apparteniez à une bande de motards ?

I. S. : Non pas du tout. En fait, j'étais pratiquement toujours tout seul à moto. J'aimais cette solitude parce que j'étais d'une timidité presque maladive. Je ne pouvais même pas entrer dans un restaurant tout seul ou demander un renseignement ! A moto, on n'a pas besoin de parler. A partir de mes 18 ans, je partais seul sur la route, avec juste un sandwich et mon sac de couchage. C'était effrayant des fois de dormir la nuit dans des temples ou des parcs, mais je préférais ça plutôt que d'entrer dans un hôtel.

C'était l'époque des *bôsôzoku*, pouvez-vous nous expliquer ce que c'est ?

I. S. : "Bôsô" veut dire foncer, et "zoku", la tribu, la bande. C'est ce que faisaient beaucoup de jeunes motards à l'époque quand j'étais au lycée. Ils étaient en bande et fonçaient sur les routes en zigzaguant pour échapper à la police. Ils avaient une dégaine particulière, les cheveux décolorés avec des blousons de kamikaze et des 400 qu'ils avaient "choppées". Ça consistait à enlever ou remplacer certaines parties de la moto pour la rendre plus rapide, plus belle, et ça devait faire un maximum de bruit pour réveiller les gens ! Les *bôsôzoku* sont considérés comme des voyous dangereux au Japon, mais beaucoup d'entre eux ont bien réussi leur vie après. Etre *bôsôzoku*, c'est d'abord une énergie. Dans la société


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Des bikers made in Japan qui n'ont plus rien à voir avec les bôsôzoku des années 1970.

japonaise où il n'y a aucune place pour les recalés aux examens, il fallait trouver un moyen de se défouler, de sortir cette énergie accumulée par le stress. Je pense que c'est unique, car contrairement aux Etats-Unis où l'on dispose de grands espaces, il y a peu d'échappatoires au Japon quand on est jeune. A présent, c'est devenu une mode, qui n'a rien à voir avec l'état d'esprit initial.

Vous avez commencé à travailler directement dans un magazine spécialisé dans les motos, c'était le métier que vous vouliez faire depuis longtemps ?
I. S. : J'ai toujours aimé écrire. Quand je suis sorti de l'université, j'ai répondu à une petite annonce d'un magazine de moto. J'aimais la vitesse et tout ce qui venait d'Italie, la mode, tout ça. Mais quand Harley a sorti son premier modèle Evolution Sportster en 1986, j'ai craqué. J'ai toujours été un passionné de sport et de vitesse. Seulement, cette moto était encore trop lente pour moi et je me suis mis à la "chopper", à bricoler le moteur. Je l'ai démontée des dizaines de fois ! A l'époque, les Harley étaient très rares au Japon et c'était vraiment dur d'avoir des pièces détachées. Mais c'est comme ça que j'ai appris la mécanique et ça a changé ma vie. Désormais, je pouvais faire tout moi-même.

A quelle époque, la Harley a été popularisée au Japon?
I. S. : C'est dans les années 1990 que les Harley ont vraiment débarqué au Japon. A l'époque, il y avait de plus en plus de motards qui se rassemblaient pour les "Sunday Race", la course du dimanche. Ça continue encore d'ailleurs. Dans les années 1980, quand j'y allais, c'était surtout un rassemblement de motos vintage. J'ai commencé à faire des interviews des participants, puis je me suis mis à y participer. J'avais investi dans une grosse Harley Chopper, comme celle qu'on voit dans le film *Easy rider* ! Il y avait une course spéciale qui s'appelait "Harley class" sponsorisée par Harley Davidson Japan. Elle réunissait plus de 1 000 personnes chaque année et après plusieurs compétitions, je l'ai remportée.

Vous avez été influencé par des films comme *Easy Rider* ?
I. S. : Pas du tout! En fait quand j'étais plus jeune, je me suis endormi à chaque fois que je l'ai vu. Je ne comprenais rien du tout à cette histoire de hippies avec leur LSD. Et je n'aimais pas du tout le style des motos Harley Chopper non plus. Dur à croire quand on me voit maintenant. *(rires).*

C'est à cette époque que vous êtes allé pour la première fois aux Etats-Unis ?
I. S. : Oui, j'étais devenu fou des vieux modèles Harley. Un jour, à la rédaction, ils ont décidé de sortir un spécial Harley. Et c'est comme ça que j'ai débarqué pour la première fois à Los Angeles. Je n'étais jamais sorti du Japon. Je me rappellerai toujours l'immigration. Mes jambes tremblaient, je ne parlais pas un mot d'anglais. Ensuite j'ai vu défiler devant moi L.A. avec son ciel immense, ses allées de cocotiers. C'était un rêve pour tous les Japonais de ma génération d'aller aux States. A la suite de ce numéro spécial, on a eu beaucoup de succès et je suis reparti faire un autre reportage.

Comment est né *Hotbike Japan* ?
I. S. : Je suis allé visiter le bureau de *Hotbike America*. J'étais vraiment très impressionné car au Japon il n'y avait pas de magazine spécialisé dans les Harley. Je suis rentré à Tôkyô et j'ai présenté un projet à une maison d'édition pour monter mon propre magazine *Hotbike*. Le premier

numéro est sorti en 1992.

Comment expliquez-vous le succès de ce magazine jusqu'à maintenant ?
I. S. : Je pense que c'est parce que le texte est primordial dans *Hotbike*. Ça ne parle pas que de motos ou de nanas, mais de voyages ! Lors d'un de mes premiers reportages pour le magazine, j'ai rencontré, près de Santa Monica, un Japonais du nom d'IZUMI Shirase. Ça faisait 15 ans qu'il n'était pas rentré au Japon, il n'était pas du tout comme les autres assistants sur place qui nous emmenaient dans des karaoke ou des restaurants japonais à Los Angeles ! IZUMI était un marginal qui ne fréquentait que des bikers. Grâce à lui, j'ai pu pénétrer réellement dans ce milieu. Et là, je me suis dit : *"Je ne suis pas un biker !"*

Quelle est votre définition du biker ?
I. S. : Les bikers américains que j'ai vus ne vivaient que pour la moto. Moi, j'aimais la mode, le cinéma, plein d'autres choses que la moto. Eux, ils avaient ça dans le sang. Tout le reste ne les concernait pas, c'était leur mode de vie. En fait, comme dans le film *Easy rider,* c'est des *loosers* en fait. Mais ce que je trouve incroyable aux Etats-Unis, c'est que contrairement au Japon, les *loosers* sont reconnus! J'ai pensé que c'était peut-être ça, la vraie démocratie. *(rires).*

Les bikers au Japon sont-ils très différents des Américains ?
I. S. : Oui, ça n'a rien à voir. Etre"biker" au Japon relève plus d'une mode. C'est pour cela que j'ai toujours eu honte de me dire moi-même biker. Je n'ai pas de jean déchiré ni les cheveux longs, ni la panoplie des Hells Angels. *"On n'a pas besoin de tout ça pour être biker !".* C'est ce que j'ai écrit dans les premiers articles de *Hotbike*. Ceci dit, la première fois que j'ai rencontré les Hells Angels pour faire une interview, j'ai pensé que c'était un peu des *Ninkyo yakuza*, des yakuza avec un code d'honneur, qui étaient prêts à tuer pour leur frère ! Ils ont des patchs en trois parties au dos de leur blouson un peu comme les broches en or que portent les yakuza au col de leur veste. La différence, c'est qu'au Japon, ces mecs conduisent des Mercedes Benz aux vitres fumées, alors qu'aux Etats-Unis, ils ont des cheveux longs et chevauchent des Harley Davidson!

Les Japonais aiment-ils voyager à moto ?
I. S. : Ce n'est pas aussi courant qu'aux Etats-Unis, mais j'aimerais encourager les jeunes à le faire. Pour moi qui étais si timide, la moto a été une sorte de professeur qui m'a enseigné la vie. A force de partir seul sur les routes, j'ai appris à me débrouiller, à parler anglais. Je me suis aperçu après beaucoup d'années que je pouvais partir n'importe où. Les Japonais sont un peuple timide et assez romantique et je pense que la moto est un moyen de transport qui leur va bien. Qu'importe la moto ou le style vestimentaire. Il y a un proverbe anglais qui dit *"motorcycle makes the man"* !


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

"Etre "biker au Japon relève plus d'une mode", estime IKEDA *Shin.*

Comment expliquez-vous qu'il y ait de moins en moins de *bôsôzoku* ?
I. S. : Il y a beaucoup de répressions policières et de lois anti-gangs qui ont tué ce mouvement. La société japonaise devient de plus en plus aseptisée. Tout est potentiellement sale ou dangereux. On dit même aux enfants de ne pas jouer avec la terre, c'est insensé ! Je le ressens aussi dans le langage de plus en plus codé, comme si on avait tout le temps peur d'être impoli. C'est très fatigant et stressant. Et ça crée des individus du genre *kokin otaku,* des otaku qui ont la phobie du microbe ! D'ailleurs, il y a de plus en plus de *hikikomori* - ces jeunes qui restent cloîtrés chez eux pendant des mois, voire des années - et des meurtres commis par des gamins. Quand on est jeune, on a besoin de dépenser son trop-plein d'énergie, mais j'ai l'impression que la société actuelle ne fait que l'écraser. Jusqu'au jour où ça explose. Je préférais



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Pour les touristes étrangers, la moto peut être un moyen tout à fait original de découvrir l'archipel. Une agence française Air Moto Tours (01 30 85 09 68, http://airmototours.com) s'est spécialisée dans ce type de voyage. Vous pouvez la retrouver au Salon de la moto, bâtiment 6, allée C, stand 67.

largement les *bôsôzoku* de mon époque, c'était beaucoup plus sain.

Dans votre chronique, vous écrivez souvent sur des phénomènes de société, quel est le message que vous voulez adresser aux lecteurs de *Hotbike* ?

I. S. : Juste une réflexion. Il y a vingt ans, avec notre argent de poche, on achetait de l'essence pour nos motos ou des pièces de rechange, des disques ou des guitares. Mais je vois que maintenant les jeunes dépensent tout leur argent dans leur abonnement de téléphone portable, ça me déprime beaucoup. Il semble que le portable soit devenu l'instrument unique de communication et de loisir. Je ne sais pas en France, mais ici, non seulement on se voit de moins en moins en direct, mais on ne s'appelle presque plus, tout passe par message et par chat ! On vit dans un monde de l'instantané, avec des informations sur le monde en un clic, toutes les actualités en quelques lignes sur son portable mais ça ne nous amène pas à la connaissance du monde réel.

La moto peut être un élément libérateur pour les jeunes qui se détachent de la réalité ?

I. S. : Oui, car la moto incarne le monde réel, contrairement au monde fantaisiste des mangas et des jeux vidéos. Enfourcher sa moto, c'est sentir la morsure du soleil, du vent, du froid, c'est physique. Un jour, un jeune biker américain m'a dit que la moto était dans son sang. Il avait tatoué sur son épaule *"Pain is my friend"*, la douleur est mon amie. C'est souvent la difficulté qui donne la joie de vivre.

Vous avez édité dans un numéro récent votre tour du Japon à moto. Pensez-vous que ce soit un bon moyen de découvrir le Japon pour les touristes français ?

I. S. : En tout cas, c'est un moyen original qui permet de voir autre chose. On n'économise pas vraiment sur le prix d'un billet de train à grande vitesse, car les péages d'autoroute sont chers, mais on peut conduire tranquillement sur les nationales. De Tôkyô à Kyôto, c'est tout droit en longeant la mer ! Pour les petits budgets, dormir dans un sac de couchage à la belle étoile ne présente aucun danger au Japon. Sinon, il y a les innombrables *business hotel* ou "love hotel" avec un très bon rapport qualité-prix et l'occasion de découvrir les motels à la japonaise ! Je peux informer, sur ma page Facebook les motards français qui voudraient essayer.

Vous avez créé un deuxième magazine en 2000 intitulé *Tabigaku*, mot à mot "apprendre en voyageant" ?

I. S. : *Tabigaku* est écrit par des voyageurs de tout bord. Il n'y a pas uniquement le back-pack, mais beaucoup d'autres manières de voyager. Personnellement, je n'ai jamais été fan de back-packing, car on n'a pas besoin d'économiser systématiquement chaque centime. On peut voyager à moto, à chameau, à dos d'âne ! Quand j'ai découvert l'Inde, j'ai reçu une décharge électrique. Je me sentais cent fois plus à l'aise qu'au Japon! Je n'avais pas besoin de faire des salamalecs pour demander une cigarette, les gens avaient l'esprit ouvert. Ça a remis en place tout mon système de valeurs. Et ça m'a libéré de ma timidité. Je pouvais enfin aller partout sans avoir peur. Finalement, après toutes ces années sur les routes, j'ai fini par me dire que j'étais enfin devenu un biker!

Propos recueillis par
ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

EXPÉRIENCE **Savoir négocier le tournant**

La culture de la moto évolue dans le pays. Elle doit s'adapter au vieillissement de la population.

Pour beaucoup d'étrangers, la moto au Japon est souvent associée à deux choses : les Grands prix et les bôsôzoku. Cependant, beaucoup de choses ont changé. *Zoom Japon* a eu la chance de parler à OKABAYASHI Michinori, propriétaire de la chaîne de magasins Motorimoda, qui nous a expliqué comment la culture des motards dans l'archipel a évolué au cours des vingt dernières années.

OKABAYASHI Michinori est aujourd'hui âgé de 41 ans. Sa passion pour les motos remonte à ses 18 ans *"C'est mon plus jeune frère qui m'a initié aux joies de la moto"*, raconte-t-il. *"Quand j'étais lycéen, je ne m'y intéressais pas du tout jusqu'au jour où il a acheté sa première moto. J'ai vu qu'il prenait un tel plaisir que j'ai décidé de suivre son exemple. J'ai passé mon permis et acheté ma première bécane, une Honda 250cc."*

Le patron de Motorimoda est né dans la préfecture de Kôchi, sur l'île de Shikoku, où il a vécu jusqu'à la fin de ses études. Kôchi est la plus grande, mais la moins peuplée des quatre préfectures de Shikoku et à bien des égards, elle propose un environnement idéal pour quelqu'un qui possède une moto. *"Entre les montagnes, la côte et la campagne, il y a beaucoup d'endroits où l'on peut prendre son pied à moto. Cela dit, je dois avouer que je préfère les balades en ville. Je sais que beaucoup de motards rêvent de quitter la ville pour laisser libre cours à leur machine sur les routes de montagne. Moi, c'est le contraire. Je préfère le trafic auquel les autres veulent échapper. La vitesse n'a pas d'importance à mes yeux, la moto en ville est également plus sûre"*, explique-t-il.

Alors que la première moto de OKABAYASHI était une Honda, il a plus tard acheté une Harley Davidson. Il détient actuellement une MV Agusta venue d'Italie. *"Elles sont toutes très différentes"*, fait-il remarquer. *"Les motos japonaises sont en général des machines de qualité qui mettent en valeur le souci des constructeurs pour les détails. Elles sont très fiables et leur esthétique est plus réussie. Quand j'ai acheté ma première moto, il était tout naturel que je me tourne vers une marque locale. Cependant, quand j'ai commencé à voyager en Amérique et en Europe pour mon travail, je n'ai pas pu m'empêcher d'être attiré par leurs produits. Une Harley Davidson, par exemple, est une puissante moto avec un gros moteur. Les motos européennes quant à elles sont d'une conception supérieure. Elles sont magnifiques, et leur mécanique est au top. Ma MV Agusta actuelle est équipée d'un moteur de 750cc"*, ajoute-t-il.



Jean Derome pour Zoom Japon

Il doit sa passion pour les motos à son plus jeune frère.

Il pense que posséder une moto au Japon a ses avantages et ses inconvénients. *"Le plus gros problème aujourd'hui est de trouver une place de stationnement. Jusqu'à il y a quelques années, on pouvait se garer n'importe où, mais maintenant ce n'est plus possible. Non seulement vous risquez une amende, mais il est pratiquement impossible de trouver une place même illégalement. En Europe, certains espaces de stationnement sont réservés aux motos, mais au Japon, il n'y a rien de comparable. Donc, vous devez payer un parking privé. Côté positif, c'est qu'il est désormais possible à deux personnes de rouler sur la même moto sur une autoroute. Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'était défendu, mais heureusement, ils ont changé les règles il y a environ 3 ou 4 ans. Ça reste cependant interdit sur les autoroutes métropolitaines, mais ailleurs c'est autorisé. Malheureusement, faire de la moto sur autoroute est relativement coûteux dans la mesure où une moto est taxée au même niveau qu'une voiture de petite cylindrée."*

Beaucoup d'étrangers qui vivent au Japon se plaignent souvent des faibles compétences des Japonais en matière de conduite. OKABAYASHI Michinori ne partage pas vraiment leur opinion. *"Je ne sais pas, il y a des bons et des mauvais conducteurs partout"*, dit-il. *"Si vous regardez les statistiques, en Italie, chaque année plus de 20 000 personnes perdent la vie ou sont blessées dans des accidents de la circulation. Au Japon, le nombre d'accidents est en baisse chaque année, et le chiffre actuel est d'environ 6 000, même si la population du Japon est le double de celle de l'Italie. Il semble donc que nous ne soyons pas si mauvais après tout"*, souligne-t-il en riant.

Il a eu plusieurs fois l'occasion de faire de la moto à l'étranger, et a appris à apprécier la culture des motards en Europe. *"Je connais surtout la France et l'Italie. Dans ces pays, les gens semblent avoir de nombreuses façons de profiter de leurs motos"*, raconte-t-il. *"Comparés aux Japonais, les Italiens et les Français semblent prendre beaucoup plus de plaisir. Au Japon, la moto est avant tout considérée comme un moyen de transport pour se rendre d'un point à un autre, surtout en week-end ou pendant les vacances. Mais en France, un grand nombre de personnes choient leur moto. Pour eux, c'est un objet qu'ils peuvent personnaliser et embellir avec des accessoires. Une autre différence importante est que la plupart des Japonais associent la moto avec l'idée de passer un bon moment en roulant à travers le pays et en laissant leur vie quotidienne derrière eux pour pénétrer dans une autre dimension faite de liberté, de vitesse et d'aventure. Mais en France ou en Italie, la moto fait partie de la vie quotidienne. Beaucoup se rendent au travail à moto, et il est très fréquent de voir une femme en jupe sur son deux roues. Voilà exactement le genre de style de vie que j'essaie d'introduire au Japon."*

Fort d'une expérience de 20 années à moto, OKABAYASHI Michinori constate une diminution progressive de la population de motards. *"Il y a certainement moins de motards qu'avant"*, affirme-t-il. *"Chaque année, le nombre de personnes qui possèdent une moto se réduit, en particulier chez les jeunes. Je suppose que la façon dont ils aiment passer leur temps libre et dépenser leur argent a beaucoup évolué. Il y a 20 ans, ils avaient moins de choix. Mais maintenant ils ont des ordinateurs et des smartphones pour les occuper. Toutes ces choses ont un coût. Une facture de téléphone s'élève à environ 10 000 yens par mois, ce qui signifie qu'ils ont moins d'argent pour d'autres choses. Posséder une moto n'est pas donné non plus. Il y a son entretien, le coût de la place de parking, puis tous les deux ans, il faut passer le contrôle technique qui avoisine les 100 000 yens."*



Jean Derome pour Zoom Japon

OKABAYASHI Michinori envisage d'ouvrir prochainement une boutique en France.

Avec la baisse de la population japonaise, OKABAYASHI Michinori pense que les constructeurs japonais vont devoir chercher de nouveaux débouchés à l'étranger. *"Il n'y a pas que les motards, mais la population japonaise dans son ensemble est en baisse sans parler du vieillissement"*, dit-il. *"Même dans mes magasins, l'âge moyen de la clientèle se situe entre 40 et 50 ans. Je sais d'ores et déjà que dans 10 ou 20 ans, cette tendance va se renforcer. Nous devons planifier l'avenir et essayer d'introduire nos produits vers d'autres pays. Pour les constructeurs, la Chine et l'Asie du Sud-Est constituent des marchés très prometteurs. Dans mon cas, je prévois d'ouvrir une boutique à Paris, l'année prochaine, où je pourrai proposer de bons produits japonais."*

Pour lui, la moto demeure l'une de ses meilleures expériences dans la vie. *"J'ai parlé de l'influence de mon petit frère, mais je me souviens que lorsque j'étais enfant, chaque fois que je montais dans la voiture de mon père, j'adorais passer la tête par la fenêtre pour sentir le vent sur mon visage. Je retrouve cette sensation quand je fais de la moto. A cela s'ajoute l'odeur de chaque endroit traversé, comme les arbres sur une montagne ou la mer, le long d'une route côtière. Il n'y a que la moto pour vous procurer une telle sensation."*

JEAN DEROME

CINÉMA **Paroles de bôsôzoku**

Film rare, *God Speed You ! Black Emperor* de YANAGIMACHI Mitsuo témoigne d'une époque révolue.

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la culture biker a été synonyme de jeunesse, de liberté et de rébellion. Le cinéma s'y est intéressé à commencer par *L'Equipée sauvage* (1953) avec Marlon Brando. La plupart des films produits au cours des deux décennies suivantes l'ont été principalement aux Etats-Unis, mais le Japon a commencé à rattraper son retard à la fin des années 1960 avec la série de films *Nora neko Rokku* [Stray Cat Rock] sur un gang de motards féminins qui a lancé la carrière de l'actrice KAJI Meiko.

Alors que ces films mettaient en scène de jolies jeunes femmes sur fond de violence stylisée, la vie réelle dans les rues du Japon était gouvernée par un tout autre genre de gangs de motards, les *bôsôzoku*, souvent engagés dans des affrontements entre des bandes rivales ou des affrontements avec la police. YANAGIMACHI Mitsuo, le célèbre réalisateur, a dépeint ces délinquants dans son premier long-métrage emblématique *God Speed You ! Black Emperor*. Réalisé en 1976 pour la société de production de YANAGIMACHI, Gunro Films, à une époque où les *bôsôzoku* étaient à leur paroxysme, ce documentaire indépendant doit son titre au nom du gang que le cinéaste a suivi et dont il a interviewé les membres.

Les bandes de motards étaient alors tristement célèbres à l'époque pour leurs luttes sanglantes et leurs expéditions pour terroriser la population avec des sabres de bois, des tuyaux métalliques et des battes de base-ball. Elles les utilisaient pour vandaliser des voitures et elles étaient généralement considérées comme une nuisance pour la société. Les Black Emperor en dépit de leur nom grandiloquent sont plutôt calmes. Leur comportement asocial et contre le pouvoir s'exprime par le biais des croix gammées présentes sur leurs vêtements et d'autres expressions de ce type. Mais ils se montrent plutôt polis face à la police et la seule violence à laquelle est confronté le spectateur s'exprime quand un des membres reçoit une dérouillée pour avoir dérobé l'argent d'une collecte... Ce sont des enfants qui revendiquent fièrement d'être des sans-abris, mais qui, une fois leur virée avec les copains terminée, rentrent à la maison pour un petit-déjeuner bien mérité.

Un seul d'entre eux semble plus dur que les autres jusqu'au moment où il est arrêté comme suspect dans une affaire de taxi vandalisé. Alors qu'une date d'audience constitue une référence pour chaque voyou qui se respecte, ce gamin a trop peur d'affronter seul le juge et supplie presque sa mère de l'accompagner au procès. D'ailleurs, les seules femmes qui apparaissent face à la caméra de YANAGIMACHI sont les mères de ces voyous loufoques. Malgré leur machisme ostentatoire, ces jeunes sont tout simplement trop timides pour discuter avec des filles. Ils passent une bonne partie de la journée dans des bars pour réfléchir à des opérations comme le ferait un groupe de scouts.

Nous sommes très loin des motards en veste de cuir dépeint juste un an avant par ISHII Teruo dans *Detonation! Violent Riders*, un film mettant en vedette l'élégant CHIBA Sonny en *bôsôzoku*. Les motards de YANAGIMACHI qui défilent sur l'écran portent de simples vêtements de rue au lieu des coûteux *tokko-fuku*, ces uniformes des unités spéciales de l'armée impériale, richement brodés de *kanji* (caractères chinois) et symboles impériaux qui font partie de la mode *bôsôzoku*. Les seuls éléments qui les rapprochent des *bôsôzoku* sont les bandeaux *hachimaki* et leur coiffure gominée qui les fait ressembler à une bande de yakuza en herbe. Pour être un délinquant motorisé, il faut de l'argent. Car les motos coûtent cher et leurs transformations plus encore. Le facteur économique est cité comme l'une des raisons du déclin, apparemment irréversible, des gangs de motards au cours des 20 dernières années. Selon l'Agence nationale de la Police, en 2011, on n'en comptait plus que 9 064 contre 40 000 à leur zénith. Un grand changement par rapport à l'époque où les gangs étaient responsables de 80 % des crimes commis par des jeunes. L'autre facteur majeur de la disparition des *bôsôzoku* : les policiers eux-mêmes qui semblent enfin avoir perdu patience. Dans le documentaire de YANAGIMACHI, les flics passent la plupart du temps à suivre les jeunes, les réprimandant calmement et les avertissant des dangers de la moto. Aujourd'hui, le ton a complètement changé. Avec les lois adoptées en 2004, il est plus facile de les arrêter, et avec la multiplication des caméras de surveillance les membres de bandes de motards n'ont plus besoin d'être pris en flagrant délit pour être condamnés. Les autorités ont seulement besoin de recueillir suffisamment de preuves pour identifier les motards. Ils les arrêtent tranquillement et leur retirent leur permis.

Le film de YANAGIMACHI, malgré l'absence d'images choquantes, demeure un document fascinant sur certains aspects de la société japonaise que les spectateurs étrangers ont eu rarement l'occasion de voir. Malgré ses imperfections techniques et l'impression de revoir plusieurs fois la même scène en raison de la durée du film (90 mn) qui reste très honnête. Si vous avez envie de voir des motards circulant à toute vitesse dans la nuit, cela vaut vraiment le coup d'œil. **J. D.**

MANGA **Sur les chapeaux de roue**

Depuis les années 1960, la moto occupe une place non négligeable dans l'univers de la bande dessinée.

Comme tout fan le sait, les mangas sont célèbres pour couvrir tous les sujets possibles et imaginables, souvent de manière inattendue. La moto ne fait pas exception. L'histoire d'amour des mangaka avec les deux roues a commencé dans les années 1960, et l'une des œuvres les plus réussies de cette période s'intitule *Wild 7* (1969-1979), une histoire extrêmement violente d'une équipe secrète antiterroriste à moto dont les membres sont tous d'anciens taulards. Probablement inspiré par le film de Robert Aldritch, *Les 12 salopards* (1967), ce manga reflète ce moment particulier de l'histoire japonaise, lorsque les étudiants affrontant régulièrement la police et les politiciens corrompus faisaient les premières pages des journaux. Comme d'autres mangas de la même période, comme *Golgo 13,* l'histoire comporte beaucoup d'actions, et les héros doivent souvent enfourcher leurs motos équipées de lance-missiles.

Wild 7 a terminé sa course en 1979 au moment où la moto a commencé à connaître son âge d'or dans les mangas au début des années 1980. *Futaridaka* (1981-1985) [Les deux faucons] qui a été récompensé, raconte la rivalité féroce entre deux coureurs. Même HARA Tetsuo, connu pour *Hokuto no Ken (Ken le Survivant),* a réalisé une courte série sur les courses de motocross intitulée *Tetsu no Don Quijote* [Don Quichotte de fer] juste avant de se lancer dans son projet le plus célèbre. Cependant plus que les courses sur circuit, ce qui attirait surtout les jeunes à cette époque, c'était les courses illégales qui se déroulaient dans les rues comme l'a très bien dépeint *Kaido Racer Go* [Street Racer Go]. Il raconte les courses de vitesse dans les rues, ou sur les autoroutes métropolitaines embouteillées de la capitale sans oublier les défis lancés sur les routes étroites et sinueuses de montagne. Ce dernier sujet a été très bien couvert et avec succès par SHIGENO Shûichi dans *Initial D* (1995 -2013) bien que son manga portait sur les voitures, SHIGENO avait abordé les courses de moto illégales dans *Baribari Legend* (1983-1991). Cette histoire a effectivement de nombreux points communs avec son plus célèbre manga de voiture des années 1990. Apparemment, il a été blâmé pour avoir incité de nombreux jeunes coureurs à devenir *rollingzoku,* c'est-à-dire des casse-cou intrépides qui rivalisaient pour déterminer la vitesse la plus élevée à laquelle ils pouvaient aborder les courbes. Malgré la critique, le manga est devenu si populaire que l'éditeur de jeux vidéo Taito l'a adapté en 1989 pour le marché des consoles de salon.

Alors que la culture biker était à son paroxysme au Japon dans les années 1980, elle faisait cependant les manchettes pour de mauvaises raisons. Il y avait les courses de rue illégales avec des gangs comme le tristement célèbre Mid Night Club qui empruntait la route entre Tôkyô et Yokohama à 300 km/h. Mais le phénomène le plus troublant était celui des *bôsôzoku*. Ces gangs de motards composés de jeunes délinquants comptaient plus de 40 000 membres. Il était donc tout à fait logique que les mangaka s'en emparent et en fassent des anti-héros. Deux des mangas de ce genre les plus populaires sont *Shônan Bakusôzoku* (1982-1987) et *Hot Road* (1986-1987). En 2014, ce dernier a même été adapté au cinéma où il a connu une carrière honorable. Reste que les années 1980 ne se résument pas seulement à de la violence et des activités illégales comme le prouve Pelican Road (1983-1987), l'histoire d'un lycéen fou de sa Honda MBX50 qui monte un club de moto avec ses amis. Même si le héros doit affronter au milieu de la série un gang de motards et de voyous, ce récit porte principalement sur l'adolescence.



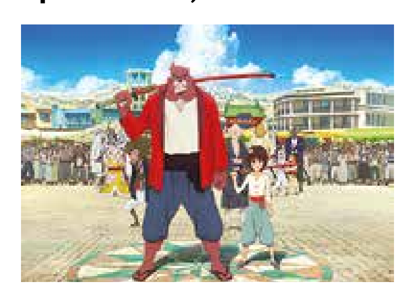
Doko made ikeru kana ? et Wild 7 sont deux succès du manga sur la moto.

La culture biker est devenue tellement omniprésente à cette époque qu'on la retrouve même dans des histoires qui ne sont pas centrées sur la moto. Sans doute la plus célèbre de toutes est *Akira* (1982-1990) dont la version animée (1988) a grandement contribué à la popularisation de l'animation japonaise en Occident. Évidemment, *Akira* est tout sauf une histoire de motards. Cependant, l'un de ses thèmes centraux est l'aliénation de la jeunesse et sa mobilisation contre l'autorité. Les deux principaux personnages, Tetsuo et Kaneda, sont membres d'un gang *bôsôzoku*. Tout commence par une bataille entre des gangs rivaux dans les rues de Neo-Tokyo. Plus récemment, un autre motard qui a gagné le cœur de nombreux fans de mangas et d'animés s'appelle Celty Sturluson, vedette dans *Durarara !!* (2009). Adapté d'un roman, l'histoire se déroule dans le quartier d'Ikebukuro dans le nord-est de Tôkyô. Il s'agit d'un mélange assez complexe entre guerre des gangs, romance et surnaturel, mais le personnage qui se distingue s'appelle Black Biker, un cavalier sans tête qui est en fait un Dullahan (une fée de la mythologie irlandaise) doté d'une force surhumaine et venu au Japon pour récupérer sa tête volée et dont la moto est en fait son cheval noir déguisé. Celty Sturluson est juste une nouvelle race de motards féminins apparue récemment dans le monde du manga. Fait intéressant, alors que le nombre de possesseurs de motos est en baisse constante depuis une vingtaine d'années, l'intérêt accru pour des personnages bien trempés a convaincu plus d'un mangaka que les jeunes filles mignonnes pouvaient faire vendre plus d'exemplaires que des machos.

Le summum de cette nouvelle version du genre biker dans les mangas semble être *Bakuon !!* [Explosif], l'histoire d'un groupe de lycéennes fatiguées de prendre leur vélo pour aller à l'école s'intéressent à la moto et décident de rejoindre le club de moto de l'école. Les mangaka aiment mélanger des genres apparemment incompatibles et imaginer des histoires étranges sans beaucoup d'égard pour la narration traditionnelle. Ils peuvent être ainsi pardonnés de faire chevaucher les puissantes motos par de fluettes lycéennes. Après tout, déjà à la fin des années 1970, le protagoniste de *750 Rider* (1975-1985) circulait sur une Honda CB750 Four alors qu'il avait seulement 16 ans (au Japon, il faut avoir 18 ans pour rouler sur ce genre d'engin). Puisqu'on parle de motard poids léger, il faut aussi citer le manga *Doko made ikeru kana ?* [Je me demande jusqu'où je peux aller] (2012) qui met en scène une femme d'une trentaine d'années, mère de deux enfants. Elle ne mesure que 1,50 m et n'a aucune force, mais elle a relevé le défi de passer le permis pour chevaucher un 400cc de 200 kg. De quoi vous rendre accro aux mangas les plus dingues. **J. D.**

A VOIR Le retour gagnant de Hosoda

On se demandait ce dont serait capable Hosoda Mamoru après son précédent film *Les Enfants loups : Ame et Yuki* (voir *Zoom Japon* n°23, septembre 2012) grâce auquel il avait démontré son potentiel à prendre dignement la relève de Miyazaki Hayao ou de Takahata Isao. Depuis, le co-fondateur du studio Ghibli a annoncé sa retraite. Mais à la différence d'un Hara Keiichi qui a confirmé avec *Miss Hokusai* (voir *Zoom Japon* n°53, septembre 2015) son immense talent

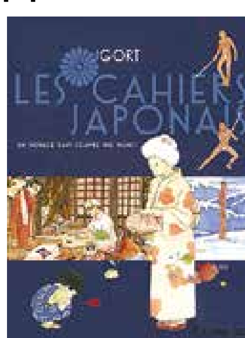


et son désir de s'affranchir de l'influence pesante de Ghibli, Hosoda semble opter pour des clins d'œil à ses illustres prédécesseurs. Dans *Le Garçon et la bête*, plusieurs éléments rappellent Ghibli, en raison peut-être de la présence d'anciens du célèbre studio comme Nishikawa Yôichi. Néanmoins, il nous livre un très bel ouvrage où il aborde des thèmes qui lui sont chers comme la relation parent-enfant qu'il avait si bien traitée dans *Les Enfants loups*. On prend un réel plaisir à découvrir les aventures de Kyûta (le garçon) et de Kumatetsu (la bête), justifiant ainsi tout le bien fondé de notre attachement à ce réalisateur.

Le Garçon et la bête de Hosoda Mamoru. Au cinéma le 13 janvier 2016.

RÉCIT L'hommage réussi à la culture nippone

Fin connaisseur du Japon et de sa culture populaire, l'auteur nous livre un très bel ouvrage dans lequel il partage sa passion. Il propose une vision de l'intérieur pleine de grâce et de détails dont on ne se lasse pas. On y croise les plus grands noms mais aussi des aspects moins connus du grand public. De quoi parfaire nos connaissances sur ce pays. A noter aussi l'excellent *L'île Louvre* de Florent Chavouet (*Tokyo Sanpo*) qui succède ainsi à Taniguchi Jirô et ses *Gardiens du Louvre* parus aussi l'an passé chez Futuropolis.



Les Cahiers japonais : Un voyage dans l'empire des signes, de Igort, trad. par Laurent Lombard, éd. Futuropolis, 24 €.

POÉSIE Tanka modernes

Le tanka et sa structure régulière 5-7-5-7-7 sont bien moins connus que le haïku autour duquel les publications sont nombreuses. Aussi doit-on saluer cette anthologie du tanka qui permet d'en saisir toutes les subtilités et la richesse.



Anthologie de tanka japonais modernes, édition trilingue, éd. du tanka francophone, 20 €.
www.revue-tanka-francophone.com

HUMEUR par Koga Ritsuko

Japonaise oui, mais pas que...

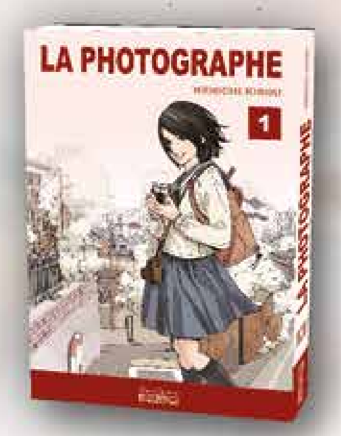
Je rêvais d'être Française et d'habiter dans cette capitale comme si c'était tout à fait normal. Pourtant c'est en étant ici que je me sens plus Japonaise que jamais. Déjà, lorsque je reviens en France après un voyage à l'étranger, je me sens solitaire en me séparant de mes compagnons français à la douane quand je dois faire la queue devant le guichet indiqué "Tous passeports" et pas "Passeport EU". Je paie pourtant des impôts dans ce pays, et en plus, j'ai suivi une formation civique lors de mon changement de statut lié au mariage ! D'après le gouvernement, cela devait me permettre de découvrir les valeurs de la République française, lesquelles consistent à respecter la laïcité, l'égalité entre hommes et femmes, les libertés fondamentales, etc. En 6 heures, j'ai été formée et ai reçu une attestation ! Sinon, pour devenir Française, on m'a expliqué qu'il fallait attendre 4 ans après le mariage pour faire une demande de naturalisation, mais que tout le monde ne serait pas accepté. "*Vous aurez plus de chance si vous avez fait des études universitaires en France que d'avoir eu un enfant dans le territoire*", m'a-t-on dit. Ah bon ?



Indépendamment des papiers, les occasions de rappeler mon origine ne me manquent pas. Quand je mange du fromage de caractère, on me dit "*Ah dit donc, cette Japonaise !*". Lorsque je bois un shot de rhum, on me lance : "*Tu n'es pas Japonaise !*". Quand je parle, on me félicite : "*Tu parles bien pour une Japonaise*". Même le médecin ne résiste pas : "*Même pour une Japonaise, vous avez le teint trop pâle*" et au travail, on me rappelle que "*Tu es trop Japonaise*"... C'est vrai que je suis Japonaise, mais quand est-ce que je pourrai discuter sur le même terrain que vous ? Lors des événements tragiques du 13 novembre, je me suis sentie très concernée et j'ai été très choquée. Les quartiers touchés font partie de ma vie et je me sens proche des gens qui les fréquentent. Ma profonde tristesse ne m'a amenée ni à sortir, ni à crier. Mais s'il s'agit de boire un coup en terrasse pour prouver mon aptitude à être Française, je suis alors 200 % Française depuis 20 ans !

LA PHOTOGRAPHE

**Un titre d'exception
à mi-chemin entre "L'homme qui marche"
et "Le Gourmet Solitaire" (Jirô Taniguchi).**



"La photographe" révèle cette belle ville qui vit encore aujourd'hui entre tradition et modernité. On découvre des monuments emblématiques, mais également des endroits plus insolites, plus discrets, et aussi des fêtes et événements qui rythment la vie de ses habitants…

19 NOV 2015





RITOURNELLE

par **AOI IKEBE**







En entrant, je pensais avoir tout laissé, tout perdu… où suis-je arrivée ?

CINÉMA Pleins feux sur Tsukamoto Shinya

Avec son nouveau film, le cinéaste a voulu réagir à l'évolution du discours politique dans l'archipel. Rencontre à Tôkyô.

Un cinéma d'art et d'essai à Tôkyô - Intérieur - nuit.

Les lumières de la salle de cinéma viennent de se rallumer. La salle est archicomble, des sièges pliants ont même dû être rajoutés derrière les nombreuses rangées de fauteuils rouges. Le public revient peu à peu à la réalité, il est comme assommé par les 110 minutes pesantes de l'univers de *Nobi (Feux dans la plaine),* le plus récent opus de TSUKAMOTO Shinya, le surdoué du cinéma japonais, farouchement indépendant, farouchement vivant. Sorti en juillet 2015 au Japon, le film a tourné dans presque 70 salles de l'archipel, et TSUKAMOTO Shinya s'est fait un point d'honneur à venir le plus souvent possible à la rencontre de son public. Aujourd'hui aussi, le réalisateur est sorti des coulisses pour une séance de questions - réponses.

Une jeune femme dans l'assistance : *Ce film a été pour moi un véritable coup de poing, c'est un véritable choc, et je vous en remercie. J'aimerais connaître vos motivations, ce qui vous a poussé à faire ce film?*
TSUKAMOTO Shinya : J'ai lu le roman éponyme de ÔKA Shôhei dont j'ai tiré le scénario de *Nobi* lorsque j'étais lycéen. J'avais été frappé à l'époque par la description vivide et sans concession des souffrances endurées par les soldats abandonnés par leurs unités et livrés à eux-mêmes dans la jungle des Philippines lors de la déroute de l'armée impériale japonaise à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Sans ordres, sans vivres et sans avenir, ils erraient dans la jungle en tentant de repousser le moment fatidique de leur propre disparition. À l'époque, sans avoir jamais bien sûr fait l'expérience moi-même de la guerre, j'avais ressenti dans mes tripes cette épreuve. Avec *Pluie noire,* (roman d'IBUSE Masuji porté au cinéma par IMAMURA Shôhei en 1989), *Nobi* est le livre consacré à la guerre du Pacifique le plus marquant de la littérature japonaise que je connaisse. Je n'ai jamais pu depuis oublier ce roman et lorsque j'ai commencé ma carrière de cinéaste, je me suis dit qu'un jour, il faudrait que je fasse l'adaptation de *Nobi*, pour retranscrire en images ces sensations si fortes du texte original. Mon ambition était de porter à l'écran ce contraste saisissant entre les couleurs verdoyantes de ce paradis terrestre que sont les Philippines, et la noirceur de l'âme humaine uniquement préoccupée de sa survie. Sans jamais montrer l'armée ennemie, j'ai fait un film dénonçant les atrocités de la guerre, l'effet qu'elle produit sur l'homme luttant pour sa survie, prêt à manger littéralement son prochain plutôt que d'être mangé lui-même.

(Flashback) Un café dans Tôkyô - intérieur - nuit.

TSUKAMOTO Shinya est en interview à l'occasion de la sortie de *Nobi*. Devant un cocktail sans alcool au *yuzu*, il répond aux questions du journaliste. Deux jeunes femmes assises à la table à côté font mine de ne pas écouter, mais ne perdent pas une miette de la conversation.

Le journaliste : *Quelles ont été vos motivations ? Qu'est-ce qui vous a poussé à faire ce film ?*
T. S. : C'était maintenant ou jamais. Pendant plus de 20 ans, j'ai rêvé de tourner ce film. J'ai commencé à y réfléchir sérieusement pendant le tournage de *Tetsuo 2,* en 1992. Mon ambition était de tourner une grande fresque historique, à la hauteur du roman de ÔKA Shôhei, mais à l'époque j'avais à peine 30 ans alors j'ai remis ce projet à plus tard, en me disant qu'il fallait que je prenne d'abord de la bouteille, que je fasse mes preuves en tant que cinéaste. Je n'étais pas pressé, à l'époque, car je pensais que c'était un thème intemporel, que l'horreur de la guerre, telle que la décrit si bien ÔKA, était profondément gravée dans l'histoire collective des Japonais. Il y a une dizaine d'années, j'ai interviewé plusieurs survivants de la guerre du Pacifique pour recueillir leurs témoignages avant qu'ils ne disparaissent. J'ai même participé à des missions de recherches des restes des soldats de l'armée impériale aux Philippines. À l'origine, j'avais estimé le budget nécessaire au tournage de cette fresque à environ 5 millions d'euros et je faisais régulièrement la tournée des producteurs pour trouver le financement. Je me serais ensuite contenté du tiers pour faire le film dans des conditions raisonnables, mais même cette somme-là, au fil des années, s'est révélée impossible à rassembler. Il faut dire que parallèlement, j'entendais de plus en plus les décideurs, les producteurs, me dire que l'époque n'était plus aux films de guerre soulignant la défaite. Je voulais tellement faire ce film que j'ai envisagé un temps d'en faire un dessin animé, pour surmonter les contraintes budgétaires et techniques d'un film de guerre, ou même de le faire tout seul, avec ma caméra, aux Philippines, sans personne d'autre. En définitive, j'ai lancé sur Twitter un appel aux bénévoles et le film s'est fait avec un budget proche de zéro.

Le journaliste : *D'où provient ce sentiment d'urgence ?*
T. S. : Bien que je ne sois pas très porté sur la politique, il y a 3 ans, j'ai ressenti un changement sémantique dans la façon d'évoquer l'idée même de la guerre. Jusqu'alors, quasiment tous les Japonais étaient convaincus que la guerre était le mal absolu et qu'il fallait l'éviter à tout prix. Mais on sent désormais un glissement dans le discours politique, le réarmement n'est plus tabou. (Ironiquement, *Nobi* est sorti au Japon pendant l'été 2015, au moment même où le gouvernement d'ABE Shinzô faisait voter les projets de loi relatifs à la sécurité du Japon, euphémisme pour le réarmement de l'archipel). Je voulais prendre date avant qu'il ne soit trop tard,



Shinya Tsukamoto/Kaijyu Theater

rappeler aux jeunes générations ce que signifie réellement l'horreur de la guerre. Le gouvernement actuel me fait peur. Il a fait passer en force des projets de loi sans obtenir l'adhésion de la population. Ses explications ne sont pas satisfaisantes. Dans le film, j'essaie de ne pas prendre position, je veux que le spectateur garde sa liberté de jugement, mais à titre personnel, je considère que la guerre est vraiment atroce et ne se justifie jamais.

Le journaliste : *Depuis vos débuts, vous accumulez les casquettes. Au générique de vos films, vous êtes non seulement réalisateur, mais aussi producteur, scénariste, cadreur, monteur, souvent acteur, et même distributeur. D'où vous vient cette frénésie, cette gourmandise ?*

T. S. : Lorsque j'ai débuté dans le métier, je tournais en 8mm avec une caméra que mon père s'était achetée pour filmer des souvenirs de famille. Ma seule école de cinéma, ça a été les salles obscures. J'ai vu des dizaines de films pendant mon adolescence, dans des cinémas d'art et essai. Je suis resté marqué par *Soleil vert* de Richard Fleischer (1973), notamment, mais aussi par l'œuvre de KUROSAWA Akira, IMAMURA Shôhei, ou ICHIKAWA Kon. Je n'avais bien entendu aucun budget pour tourner mes premiers films, et j'apprenais sur le tas, motivé par ma seule volonté de faire du cinéma. J'ai ainsi constaté que chaque étape du processus était essentielle pour venir à bout d'un projet. L'écriture du scénario est pour moi la tâche la plus ingrate, mais elle est primordiale, je ne peux pas la déléguer. Le travail de la caméra, le cadrage est un plaisir pour tout passionné de cinéma et c'est fascinant de regarder le monde à travers l'objectif de la caméra. J'aime bien le travail d'acteur, même lorsque je ne suis pas le réalisateur du film. Pour *Nobi*, le rôle principal était dévolu à quelqu'un d'autre, mais pour faire des économies, j'ai endossé le costume du soldat de première classe TAMURA. Enfin, je considère qu'un film naît réellement au moment du montage, donc c'est vraiment une étape que je ne peux pas confier à qui que ce soit d'autre. À ma défense, je ne me suis jamais considéré comme un "réalisateur" de films, mais comme un "auteur", c'est ainsi que je peux mener de front toutes ces fonctions. Au fil de ma carrière, j'ai eu la chance de travailler avec une équipe de techniciens et d'acteurs, la "TSUKAMOTO Gumi" (la bande à Tsukamoto), mais pour *Nobi*, je suis retourné à mes origines. Avec ce film, la boucle est bouclée.

Clap de fin.

ETIENNE BARRAL

Shinya Tsukamoto/Kaijyu Theater



"Je voulais rappeler aux jeunes générations ce que signifie réellement l'horreur de la guerre".

FLASHBACK

TSUKAMOTO Shinya place ICHIKAWA Kon parmi les cinéastes qui l'ont le plus marqué. Il se trouve que ce réalisateur a été le premier à adapter, en 1959, le roman d'ÔKA Shôhei avec dans le rôle du soldat TAMURA l'excellent FUNAKOSHI Eiji. *Nobi* est sans doute avec *Ningen no Jôken (La Condition de l'homme)* de KOBAYASHI Masaki sorti la même année l'un des films les plus engagés contre la guerre jamais réalisés. ICHIKAWA Kon avait déjà abordé la question dans *Biruma no tategoto (La Harpe de Birmanie, 1956)*. Mais sa vision de la vie militaire était alors beaucoup plus ambiguë que dans *Nobi* où il souligne avec force la déshumanisation et la dégradation des soldats japonais stationnés sur le territoire philippin dans les derniers mois de la guerre du Pacifique. Le cinéaste était parvenu à amener les spectateurs à se mettre dans la peau de TAMURA et à vivre ses angoisses. Un tour de force qui intervenait dans le contexte très particulier de la mobilisation contre le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain voulu à l'époque par le Premier ministre KISHI Nobusuke, grand-père d'un certain ABE Shinzô qui dirige aujourd'hui le gouvernement et a fait adopter, malgré une opposition massive des lois sur la défense qui vont permettre notamment aux troupes japonaises de participer à des opérations sur des théâtres extérieurs. Dans ce contexte, on comprend les motivations de TSUKAMOTO Shinya qui a souhaité traiter à sa manière un thème devenu sans doute abstrait pour la plupart de ses contemporains.

ODAIRA NAMIHEI



LES OUBLIÉS
Une promesse… Une île intrigante…
Mystères et suspense dans le nouveau
thriller angoissant de Nokuto Koike !
par l'auteur de 6000
SÉRIE EN 4 TOMES
komikku
コミック出版
ÉDITIONS
MITSU NO SHIMA © Nokuto Koike / Kodansha Ltd.

SORTIE Bonne recette de Kawase Naomi

Avec *Les Délices de Tôkyô,* la cinéaste nous livre une de ses plus belles œuvres servie par une remarquable distribution.





AN - Naomi Kawase

Wakana, Takue et Sentarô, les trois personnages du film de KAWASE Naomi.

KAWASE Naomi appartient à cette catégorie de cinéastes habitués des festivals où ils présentent presque chaque année leur dernière réalisation. La Japonaise entretient avec le festival de Cannes une relation particulière puisqu'elle y a présenté un grand nombre de ces films comme *Suzaku* (1997) ou *La Forêt de Mogari* (2007) récompensés par un jury impressionné par la maîtrise et la qualité de cette réalisatrice qui revendiquait, en 2014, la Palme d'or pour *Still the Water.* Repartie bredouille, elle est revenue cette année avec *Les Délices de Tôkyô (An)* sélectionné comme film d'ouverture de la section *Un Certain regard*. Une œuvre tout à fait remarquable qui tranche avec certaines de ses précédentes réalisations, brillantes d'un point de vue formel mais trop souvent barbantes en raison peut-être de sa tendance à vouloir tout misé sur l'aspect technique.

Est-ce dû au fait que KAWASE Naomi ait choisi de réaliser un film dont elle n'a pas écrit le scénario ? Nous n'avons pas la réponse à cette question, mais il est clair que l'histoire et la manière de la raconter auraient mérité un bien meilleur sort lors de l'édition 2015 du festival de Cannes. En effet, le récit de SUKEGAWA Durian à partir duquel elle a construit son film possède tous les ingrédients indispensables à la constitution d'un chef-d'œuvre d'autant plus que la cinéaste a réussi à créer une harmonie parfaite entre l'histoire et les acteurs choisis pour l'interpréter. Explorant l'univers de la pâtisserie, le film livre une réflexion

RÉFÉRENCES

Les Délices de Tokyo (An) de KAWASE Naomi (1h53) avec KIKI Kirin, NAGASE Masatoshi et UCHIDA Kyara. En salles à compter du 27 janvier 2016.

sur la transmission du savoir d'une génération à l'autre tout en soulignant l'importance de la communion entre le maître et l'élève. KAWASE en profite également pour s'adresser à ses contemporains et leur rappeler la nécessité du partage dans une société de plus en plus repliée sur elle-même. Si Sentarô ne parvient pas à fabriquer de bons *dorayaki*, c'est qu'il n'est pas ouvert aux autres. Takue, interprétée avec brio par KIKI Kirin que l'on rencontre souvent dans les films de KORE-EDA Hirokazu, malgré son handicap et l'ostracisme dont elle a longtemps été victime à cause de sa maladie, a choisi d'aller vers l'autre et de transmettre son talent. La complicité qui naît de cette rencontre nous transporte de la même manière que l'on succombe à l'idée de la cinéaste de construire le film autour du cycle des saisons, choix pertinent quand on évoque la nourriture au Japon. Du printemps symbolisé par les cerisiers en fleurs, moment choisi par Takue pour éclore dans la vie de Sentarô, à l'automne où elle va disparaître, KAWASE déroule le fil d'une histoire qui ne laisse pas indifférent. On apprécie la justesse des dialogues et du jeu des acteurs. *Les Délices de Tôkyô* se savourent comme les délicieux *dorayaki* que Sentarô finit par créer à partir du moment où il décide enfin d'aller vers les autres. La dernière scène du film en est la plus belle des illustrations. Des films comme celui-là, on en reprend !

GABRIEL BERNARD

RENCONTRE Murata Takanori a choisi de partager

Walaku est une pâtisserie japonaise installée à Paris depuis juillet 2011. Dans cet endroit sobre et calme, on peut déguster sept à huit spécialités parmi lesquelles le *dorayaki*, confectionnées avec amour par le chef pâtissier MURATA Takanori. Né dans une très ancienne famille à longue tradition de pâtissiers, vivant dans la préfecture d'Aichi, au sud-ouest de Tôkyô, MURATA Takanori a commencé à assister son père dès ses trois ans. Dans son petit salon de thé parisien, dont les places sont limitées à huit, les clients savourent des pâtisseries qui font plaisir aux papilles et aux yeux. Et le vrai atout pour les amateurs de cette boutique, c'est que l'on peut observer de près l'art de M. MURATA depuis le comptoir. Walaku est ainsi l'endroit idéal pour retrouver l'univers de Sentarô, le personnage principal du film de KAWASE Naomi, à Paris. MURATA Takanori s'est prêté à un jeu de questions-réponses.

Quels sont les secrets de votre* an *(pâte de haricots rouges sucrée, base de la pâtisserie japonaise) si exquis ?

MURATA Takanori : Dès le début, j'ai tenu à faire moi-même l'*an* avec les ingrédients que je pouvais trouver ici en France, au lieu de les importer du Japon. Mais entre les deux pays, il y a beaucoup de différences : par exemple le climat et même l'eau ne sont pas identiques. J'ai alors plusieurs fois modifié ma recette pour obtenir l'*an* qui me satisferait. Les modes de cuisson sont aussi différents. Au Japon on utilise en général le gaz, mais en France c'est plutôt l'électricité. Le résultat, c'est qu'il faut à peu près le double du temps pour produire l'*an* que je peux servir aux clients. Mais je ne veux pas utiliser de cocotte-minute, car même si je pouvais diminuer le temps de cuisson, la pâte perdrait sa saveur originale. En tant que pâtissier qui introduit l'*an* en France, je tiens à en faire connaître le goût authentique. Les autres pâtissiers qui me suivront seront libres de choisir une autre démarche.

Pour quelles raisons donnez-vous des cours de pâtisserie ?

M. T. : J'aimerais que mes clients se mettent à fabriquer eux-mêmes les gâteaux japonais à la maison, mais il est important d'utiliser les matières premières de la France. En effet, si j'utilisais seulement les ingrédients qui viennent du Japon, les Français seraient découragés d'imiter mes recettes. Aussi est-il important de pouvoir indiquer les lieux où acheter les ingrédients appropriés. Par exemple, j'achète les haricots rouges dans un magasin bio. Pour l'instant l'origine de ces haricots rouges n'est pas claire, mais par la suite je voudrais utiliser des haricots rouges uniquement cultivés en France.



Le pâtissier MURATA Takanori prépare ses fameux dorayaki.

Quelles sont les caractéristiques de la pâtisserie japonaise ?

M. T. : On sent beaucoup moins le sucre que dans la pâtisserie française. L'*an*, élément de base de la pâtisserie japonaise, contient beaucoup de protéines végétales et la plupart des gâteaux ne contiennent ni crème ni gluten. Leur taille est relativement petite et, s'ils sont peu caloriques, ils procurent une sensation de rassasiement qui dure longtemps. Cette pâtisserie est aussi bénéfique pour la santé, car on n'utilise que les ingrédients du moment en fonction des saisons, elle peut même annoncer ces saisons, c'est ainsi que j'utilise des motifs de feuilles rougies avant l'automne et pour le mois de décembre, j'envisage des gâteaux en forme de sapin.

Pour quelles raisons préparez-vous vos gâteaux devant les clients ?

M. T. : Je voudrais montrer les étapes de la fabrication pour qu'ils s'imprègnent de l'esprit de cette pâtisserie japonaise. Mais il ne s'agit pas du tout d'une démonstration parfaite, je me contente de répéter devant mes clients mes gestes ordinaires. Etant seul à préparer ces gâteaux, j'ai limité le nombre de places à huit pour garantir la qualité des produits et du service. Je rencontre parfois des difficultés pour faire comprendre le goût de l'*an* aux Français qui n'ont pas de connaissance de la culture japonaise, mais c'est en cela que c'est intéressant, il faudra peut-être du temps pour y arriver, mais je ne suis pas pressé. Je n'ai qu'à persévérer pour faire aimer aux Français la vraie pâtisserie japonaise. A mes yeux, nous partageons la même sensibilité : nous sommes curieux et sensibles à la diversité des goûts.

PROPOS RECUEILLIS PAR SAYAKA ATLAN

Walaku
33, rue Rousselet 75007 Paris
Déjeuner 12h30-15h Salon de thé 15h-19h (sauf lundi et mardi)
Fermeture exceptionnelle du 7 au 15 décembre 2015

ROMAN **Murakami prend son envol**

Les deux premiers romans de l'écrivain paraissent mi-janvier chez Belfond. Utiles pour découvrir ce qui va faire sa spécificité.


DR

Avec Ecoute le chant du vent et Flipper, 1973, Murakami Haruki commence à affirmer son fameux style.

Après nous avoir proposés juste avant Noël un joli hors-d'œuvre, *L'Etrange bibliothèque*, nouvelle de MURAKAMI Haruki illustrée par Kat Menschik, les éditions Belfond reviennent, au mois de janvier, avec un plat de résistance signé du même auteur qui devrait ravir ses fans. Il s'agit de ses deux premiers romans enfin traduits en français et réunis en un seul volume. Il en existait une traduction anglaise réservée quasi exclusivement au marché japonais et le romancier avait longtemps refusé de nouvelles traductions, estimant que ces deux œuvres ne méritaient pas d'être soumises au regard des lecteurs étrangers. Pourtant *Ecoute le chant du vent* et *Flipper, 1973* constituent les deux premiers volets de la trilogie du Rat close par *La Course au Mouton sauvage* (1990) qui marque, selon lui, *"le véritable début de ma carrière de romancier"* comme il l'écrit dans la préface.

Si le premier n'avait pas été couronné par le prix *Gunzô*, l'une des récompenses littéraires les plus connues du pays, MURAKAMI Haruki reconnaît qu'il *"n'aurait peut-être jamais écrit d'autre roman"*. Voilà pourquoi il se devait de l'offrir avec le second à ses nombreux lecteurs qui apprécient tant son style. Evidemment nous avons affaire à des œuvres de jeunesse qui n'ont pas la qualité de ses romans plus aboutis comme *Chronique de l'oiseau à ressort* ou même *1Q84*, mais elles possèdent déjà les germes de ce qui va contribuer à construire et alimenter le fameux style MURAKAMI. On retrouve ainsi le rythme qui caractérise tant son écriture ainsi que les prémices de son désir de s'affranchir des codes japonais. C'est ce qui le distinguera d'ailleurs de l'autre grand MURAKAMI, Ryû de son prénom, qui apparaît à la même époque mais qui conservera une dimension nippone dans son œuvre à la différence de celle de Haruki beaucoup plus universelle. C'est ce qui explique pourquoi l'auteur de *La Ballade de l'impossible* (1987) a réussi à conquérir plus facilement le monde entier avec ses romans que Ryû et ses *Bébés de la consigne automatique* (1980).

Dès les premières pages d'*Ecoute le chant du vent*, on sent s'affirmer cette volonté d'entraîner le lecteur dans un univers littéraire qui n'a rien à voir avec le Japon. Après tout, comme MURAKAMI l'explique après coup, il voulait lui-même fuir son pays (il le fera d'ailleurs pour voyager en Europe et s'installer ensuite aux Etats-Unis) et échapper aussi à sa littérature ainsi qu'à son langage littéraire. D'où les références à un écrivain américain imaginaire, Derek Heartfield, ou encore le choix de l'assassinat de Kennedy comme élément chronologique clé plutôt qu'un événement purement japonais. Toutefois, on sent bien que c'est encore hésitant à cette étape de sa vie puisqu'en évoquant *Jean-Christophe* de Romain Rolland comme œuvre de référence chez Derek Heartfield, son mentor littéraire, le narrateur oublie que ce roman est surtout apprécié des Japonais alors même qu'en France, il a été malheureusement oublié. C'est par ce genre de détails que l'on prend la mesure des efforts que MURAKAMI va devoir encore déployer pour parvenir à atteindre son objectif. *Flipper, 1973* ne fait que confirmer cette orientation avec plus de force et de conviction encore. Il rejette le monde des *"salary men"* japonais qu'à titre personnel il n'a pas rejoint puisqu'avant de devenir romancier, MURAKAMI s'était endetté pour ouvrir un bar de jazz. Voilà pourquoi ces deux courts romans sont intéressants. Ils mettent en perspective les recettes qui vont lui permettre de devenir le romancier à succès que l'on connaît. **O. N.**

RÉFÉRENCES

Ecoute le chant du vent & Flipper, 1973
de MURAKAMI Haruki, trad. par Hélène Morita, Belfond, 21,50 €

CINÉMA **Quand Naruse nous émeut**

Film méconnu du cinéaste, *Une Femme dans la tourmente* est une de ses plus belles réalisations. A découvrir absolument.

Quand il entame le tournage d'*Une Femme dans la tourmente (Midareru),* NARUSE Mikio est presque à la fin de sa longue carrière entamée trente-quatre ans plus tôt, en 1930. On dit alors que le cinéaste est sur le déclin. Pourtant, il va livrer l'un de ses plus beaux films porté par la merveilleuse TAKAMINE Hideko avec qui il a commencé à travailler, en 1941, avec *Hideko, receveuse d'autobus (Hideko no shashô-san).* Ce que révèle ce long-métrage, c'est non seulement la parfaite maîtrise du cinéaste qui en est à son 86e film, mais surtout sa capacité à construire une histoire qui prend le spectateur de la première à la toute dernière minute. D'autant qu'il témoigne encore dans cette œuvre de son attachement à rapporter la vie des gens simples, mais qui connaissent eux aussi des drames liés à des facteurs extérieurs sur lesquels ils n'ont en définitive aucune emprise. Le côté sombre et tragique qui caractérise une partie de la filmographie de NARUSE se retrouve donc dans *Une Femme dans la tourmente.*

Qui ne le serait pas d'ailleurs à sa place. Reiko (TAKAMINE Hideko) vit à Shimizu, petite ville de province, où elle s'occupe de l'épicerie de sa belle-famille depuis la mort de son mari, tué au front à la fin de la guerre. Elle doit faire face à la concurrence d'un supermarché qui s'y est implanté. Le cinéaste insiste beaucoup sur cet aspect des choses. Vingt ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, une partie du pays, lequel s'apprête alors à devenir l'une des principales puissances économiques de la planète, n'est pas encore tout à fait préparée à basculer dans la modernité des rapports économiques dont le supermarché est en définitive l'illustration la plus marquante. Pour marquer les esprits, le réalisateur insiste notamment sur le prix des œufs bradés dans la grande surface, empêchant les petits commerçants de résister. Certains se suicident. La présence du supermarché est un sujet de tourment pour Reiko, mais il n'est pas le seul loin de là.

Elle doit faire face à l'hostilité d'une partie de sa belle-famille, en particulier sa belle-sœur Hisako (KUSABUE Mitsuko) qui n'a qu'une seule envie : la chasser et elle a surtout à gérer son beau-frère Kôji (KAYAMA Yûzô) qui revient à Shimizu après avoir quitté son emploi dans la capitale. Le jeune homme qui mène une vie de patachon est pris à partie par sa famille, mais Reiko prend sa défense. C'est alors que Kôji lui avoue l'amour qu'il lui porte et qui explique son retour dans la province de ses ancêtres. Mais c'est évidemment une relation impossible. Reiko lui explique qu'ils ne pourraient pas lutter contre les commérages ni rien changer à leur différence d'âge. Kôji a 23 ans, il en avait 7 quand Reiko a fait son entrée dans la famille. Cette dernière doit se résoudre à partir et à retourner dans sa ville natale, prétextant son remariage. Kôji n'est pas dupe et décide de l'accompagner. Au cours du voyage, elle lui avoue son tourment depuis qu'il lui a déclaré sa flamme, mais elle se refuse à lui. Kôji s'enfuit et noie son chagrin dans l'alcool, ce qui lui sera fatal. Le film se termine sur le moment où l'on repêche son cadavre et où Reiko en prend conscience et court en vain derrière les brancardiers pour les rattraper. Cette scène est époustouflante. Sur le visage sidéré de Reiko, on découvre toute la fatalité de l'existence et on comprend que les tourments n'ont pas fini de la hanter. On ne saurait trop recommander de ne pas manquer ce chef-d'œuvre à sa sortie le 9 décembre.

O. N.



Les Acacias/Toho

Dans la dernière scène du film, on peut lire la sidération et le désespoir de Reiko.

RÉFÉRENCES

Une Femme dans la tourmente (Miadareru, 1994)
de NARUSE Mikio,avec TAKAMINE Hideko et KAYAMA Yûzô. En salles le 9 décembre.

TEST Faire votre miso, ça vous tente ?

Le soja fermenté est de plus en plus populaire en France. Notre chef raconte sa première tentative pour en produire.

Le miso est devenu populaire en France grâce à la soupe miso. C'est un produit alimentaire à base de soja. Son origine se trouve dans le *hishio* (jiàng en chinois), très proche de la sauce de poisson, et le *kuki* (chi ou shi en chinois), soja fermenté, qui ont été importés de Chine au VIIe siècle. A l'époque, le miso était un aliment de luxe et c'est à partir de l'ère Muromachi (1336-1573) qu'il s'est démocratisé. Il a fallu attendre l'ère Shôwa (1926-1989) pour que nous puissions en acheter du frais dans les commerces.

Un des secrets de son goût est lié à son composant l'acide glutamique qu'on retrouve également dans le fromage parmesan, la tomate mais encore dans l'algue *kombu*, qui donne la fameuse cinquième saveur *umami*. Aujourd'hui, le miso est bien présent dans la vie quotidienne des Japonais. Il occupe un espace important dans les supermarchés. Marukome miso est une des plus grandes marques japonaises dont le symbole est un petit garçon à la tête rasée. Il est tellement connu que quand on voit des garçons ayant la même coiffure, on s'amuse à reprendre la chanson de sa publicité. La marque qui a mis en vente en premier le miso demi-sel s'appelle Takeya miso. C'est aussi elle qui a développé le miso prêt à servir pour la soupe, suscitant l'enthousiasme des femmes qui n'avaient pas assez de temps pour préparer un bon bouillon *dashi*.

Sinon, il existe de petits producteurs qui proposent des miso originaux : miso blanc, rouge, salé, légèrement sucré, etc. Le goût varie selon la région ou le niveau de fermentation. Certains d'entre eux proposent également des miso assaisonnés prêts à être utilisés dans différents plats.

Depuis mon retour au Japon, j'ai toujours voulu essayer d'en produire une fois à la maison. Par chance, la femme du PDG de la société où travaille mon mari m'a bien aidée. J'ai acheté les mêmes ingrédients qu'elle: grains de soja japonais, *koji* (malt de riz) japonais et sel. C'est tout !


Dans les supermarchés, les consommateurs ont l'embarras du choix pour le miso.

Voici la procédure à suivre. Afin d'éviter la fermentation des ingrédients, il faut d'abord émietter le *koji* en le mélangeant avec du sel dans un grand sac plastique. Ensuite, il convient de faire tremper les grains de soja dans de l'eau pendant 24h. Une fois gonflés, on les cuit jusqu'à ce qu'on puisse les écraser avec les doigts. La cuisson dure 1h environ. Une fois cuits, il faut les égoutter tant qu'ils sont chauds (garder l'eau de cuisson pour plus tard) et les hacher dans un mixeur. C'est à ce moment-là que l'on choisit la texture finale du miso : lisse ou grossière. Il faut ensuite le mélanger avec le *koji* salé puis y ajouter l'eau de cuisson jusqu'à ce que la texture permette de former des boules. Versez le tout dans un récipient propre, recouvrez-le d'un film plastique, puis mettez un poids par-dessus. Placez-le dans un endroit sombre et frais, et mélangez-le tous les deux ou trois mois. Au bout de six mois, si le goût vous convient, vous pouvez le conserver dans une boîte en plastique hermétique au frigo. Mon premier miso fait " main " était plutôt grossier. Mais il donnera un goût unique à notre soupe maison !


Les ingrédients pour réaliser son propre miso.

MAEDA HARUYO

LA RECETTE DE HARUYO

TONJIRU
(Soupe miso au porc)



PRÉPARATION

1 - Dans une casserole, chauffer l'huile de sésame puis faire sauter le porc.
2 - Quand le porc change de couleur, ajouter les légumes.
3 - Ajouter le *konnyaku* et le tofu
4 - Ajouter tout de suite le *dashi.*



5 - Laisser mijoter pendant 10 minutes environ. Puis ajouter le miso.
6 - Servir.

Astuce : On peut varier les ingrédients avec de la pomme de terre, de la patate douce, du manioc, du tofu fin frit (*Abura age*) du tofu frit (*Atsu age*), du potiron, du chou, du chou chinois etc.

INGRÉDIENTS (pour 5 personnes)

300 g de porc émincé
1 carotte
1 *gobô* (genre de salsifis)
1/3 *daikon*
1 poireau japonais à couper en rondelles
1 *konnyaku* à couper en lamelles
1 tofu à couper en dés
50 g de *miso*
600 ml de *dashi* (bouillon japonais)
Un peu d'huile de sésame



Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Le cavalier pointe d'abord sa flèche vers le sol puis vers le ciel avant de la décocher pour symboliser l'harmonie entre Terre et Ciel.

DÉCOUVERTE **Divine rencontre à Togouchi**

Dans les montagnes qui entourent Hiroshima se déroule chaque année un rituel qui vaut le déplacement.

Ce qu'on désigne sous le terme *yabusame* (tir à l'arc à cheval) trouve son origine au VIe siècle et se présente comme un rituel guerrier en faveur de la santé et de la bonne fortune. Il se déroulait seulement dans l'enceinte des sanctuaires. Au cours de l'époque de Kamakura (1192-1334), il s'est transformé en un exercice spirituel et physique destiné à insuffler l'esprit zen aux guerriers samouraïs. C'est dans la région d'Usa sur l'île de Kyûshû que la première épreuve de *yabusame* aurait été organisée par l'empereur Kinmei (509-571). Elle aurait eu lieu sur le site du sanctuaire Hachiman pour célébrer la paix et demander de bonnes récoltes. Hachiman est une divinité populaire qui protège les guerriers et veille généralement au bien-être de la communauté. Mais c'est en 1096 qu'on trouve la première référence d'un événement de ce type organisé pour l'ancien empereur Shirakawa.

De nos jours, ce rituel spectaculaire se déroule dans des sanctuaires célèbres comme celui de Hachiman Tsurugaoka à Kamakura ou encore celui de Meiji à Tôkyô. Ces spectacles attirent des milliers de spectateurs qui viennent admirer ces archers à cheval dans leurs somptueux costumes tirant des flèches sur des cibles tandis que leur cheval est au galop. Curieusement, il est aussi organisé dans le petit village de Togouchi, dans les montagnes du Chûgoku de la préfecture de Hiroshima. Cet événement remonte à 1439, à l'époque de Muromachi. Il a été relancé en 1991 après avoir été abandonné pendant des décennies. Il a désormais lieu chaque année le premier dimanche d'octobre. Il s'agit de l'unique épreuve de *yabusame* organisée dans la préfecture de Hiroshima.

Lorsqu'on se rend à Togouchi, à travers les magnifiques montagnes couvertes de forêts, le long de la majestueuse rivière Ota, on ne peut pas s'empêcher de remarquer le nombre impressionnant de personnages en paille qui semblent se prélasser au milieu du paysage. On reconnaît des pêcheurs solitaires sur des ponts, des couples appuyés contre une balustrade, des familles entières dans des champs, certains habillés en kimono ou en costume paysan, d'autres portants des jeans. Et on se demande ce qu'ils font là.

Juste à l'extérieur de Togouchi, des bannières colorées dont certaines virevoltent au bout de longues tiges en bambou annoncent l'événement. Pourtant, la piste située le long de la rivière où doit se dérouler le rituel est vide. On n'aperçoit qu'une longue lignée de photographes avec leurs trépieds en train de s'installer pour avoir le meilleur point de vue. L'une des rares personnes présentes est un vieillard assis sous son chapeau de paille. Il s'avère que c'est un vétéran des *yabusame*. Il a participé au grand rassemblement de Kyûshû. Il nous recommande également celui de Tsuwano, dans la préfecture de Yamaguchi, qui est organisé *"au moment des cerisiers en fleurs"*.

"Pour l'instant, ils sont tous au sanctuaire pour la cérémonie", dit-il en levant la tête en direction de la colline qui surplombe la route. *"Vous devriez y aller voir"*. Le sanctuaire Hori Hachiman de Togouchi est un des 25 000 sanctuaires Hachiman de l'archipel. Autour de lui, se dressent de magnifiques cèdres qui donnent l'impression d'être là depuis que la déesse Amaterasu a quitté sa grotte! A l'intérieur du bâtiment, des personnes âgées chantent et frappent sur leurs tambours. Voilà les seuls sons que l'on peut entendre en cette matinée ensoleillée. A l'extérieur, les photographes attendent patiemment dans une atmosphère tranquille et détendue. Rien à voir avec l'ambiance des *yabusame* de Tôkyô ou de Kamakura bondés de monde. Ici au milieu des arbres séculaires, le *kami* (dieu) du lieu semble présent, créant un lien presque palpable avec les cérémonies du passé.

Enfin, apparaît un cheval blanc dirigé par un jeune

Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

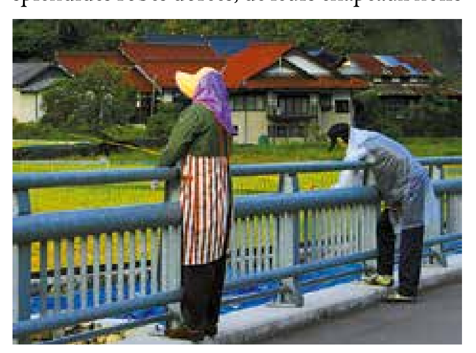
Le responsable du sanctuaire porte un masque de tengu durant la cérémonie.


Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Avant le début de l'épreuve, les deux cavaliers, le prêtre et le cheval sont réunis dans une enceinte sacrée.

garçon en *happi* tenant un sac en plastique et une pelle à la main pour pouvoir nettoyer l'animal. Puis, on entend un nouveau bruit, celui des appareils photos mis en mode de prises de vue continu. Un cavalier, grand, fort et magnifique dans sa tenue de soie, émerge du sanctuaire et monte en selle. Il s'agit d'OKAZAKI Susumu, le champion en titre. Un prêtre sort à son tour, bénit le cavalier et sa monture en agitant devant eux sa baguette *haraegushi*. Puis il accroche à la crinière du cheval un papier de prière blanc. Ils sont rejoints par une cavalière. AOSHIBA Toshie, c'est son nom, est petite et a la morphologie d'un jockey. Ce sont les deux seuls concurrents et ils se relaient pour monter l'unique cheval blanc. Leurs costumes sont éblouissants jusqu'à leurs chaussures fourrées et leur fourreau recouvert de fourrure qui rappellent l'ancienneté de cet art.

C'est à cet instant qu'intervient le moment clé du *yabusame*, c'est-à-dire l'instant où le cavalier place sa flèche sur son arc et tire sur la corde pour la tendre. Avec un papier à prière blanc entre les dents, il oriente cérémonieusement son arc vers le sol avant de le pointer vers le ciel pour symboliser l'harmonie entre le Ciel et la Terre. Il décoche ensuite sa flèche vers la forêt lointaine, suscitant une salve d'applaudissements enthousiastes. Puis les anciens descendent les marches du sanctuaire revêtus de leurs splendides robes dorées, de leurs chapeaux noirs pointus et certains de leurs casques en forme de carapace de tortue. Le chef porte un masque de *tengu* rouge, mi-homme, mi-oiseau, avec ses cheveux gris, son long nez rouge et son visage grotesque.



Tout au long de la route, on croise des personnages en paille plus vrais que nature.

Un groupe de pompiers musclés portent le *mikoshi* (l'autel portatif) empruntant les marches raides qui mènent à la route principale. C'est tout un spectacle le long de la route pleine de monde. Il y a le champion sur le cheval, le joueur de tambour installé sur la plateforme d'un petit camion, les prêtres et le reste de la troupe qui leur emboîte le pas parmi laquelle un joueur de flûte qui joue en marchant, tandis que les enfants du village avec leurs joues bien rouges vêtus de leur *happi* turquoise tirent un *mikoshi* sur un chariot. Les photographes quant à eux tentent de garder un peu d'avance sur la procession afin de pouvoir faire le meilleur cliché possible.

Puis le cortège s'arrête au bord de la rivière où les montagnes - domaine des ours et des sangliers - s'arrêtent au pied de la piste d'équitation longue de 140 mètres. Une bonne odeur de fumé douce s'échappe d'un étal où l'on grille des *mochi*. Près de la ligne de départ se déroule une autre cérémonie dans un espace délimité par une corde. Un prêtre fait des offrandes de saké et de *mochi* avant de bénir à nouveau les archers. Le temps est parfait grâce à la présence du soleil et de quelques nuages. *"Il ne fait ni chaud ni froid"*, observe le maître de cérémonie dans son préambule. Une journée d'automne idéale en somme.

L'heure du concours a sonné. Le premier tir du champion brise la cible en bois dans un claquement retentissant. Les applaudissements sont puissants. La cavalière quant à elle ne parvient pas à toucher la cible lors de son premier passage, mais elle est également chaleureusement applaudie pour la vitesse de son galop. Après chaque passage, les cibles sont présentées aux juges pour inspection. Les deux cavaliers se relaient pour tirer sur trois cibles de 60 centimètres carrés, positionnées à environ soixante-trois mètres, sur la gauche de la piste le long de laquelle les cavaliers galopent. Leur habileté à viser puis à décocher leurs flèches est pour le


Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Le sanctuaire Hachiman de Togouchi a été bâti en 1439. Il accueille chaque année en octobre ce rituel.

moins étonnante.
L'épreuve en elle-même dure seulement une trentaine de minutes, après quoi on retourne vers le sanctuaire pour une cérémonie d'adieux. Les spectateurs félicitent les archers pour leur incroyable qualité équestre et leur capacité à si bien viser. Avec une modestie toute japonaise, AOSHIBA Toshie reste sérieuse. *"Je pratique ce rituel depuis quatre ans. Mais comme j'ai peu l'occasion de m'entraîner d'une année à l'autre, je n'ai guère progressé"*, explique-t-elle avec regret.
Comme cela arrive souvent au Japon, une fois l'événement terminé, les gens disparaissent rapidement, laissant peu de preuves que quelque chose s'est déroulé. Seule la présence du *mikoshi* indique le contraire. Tous les pompiers sont partis ailleurs. Ils s'occupent des bannières et rangent les cibles, de sorte que les anciens ont besoin d'aide pour transporter le *mikoshi* et passer les marches du sanctuaire. Il est beaucoup plus lourd qu'il n'y paraît. Mais il sera bientôt rangé avec la divinité qu'il contient, en toute sécurité à l'intérieur du sanctuaire pour une autre année.
Une fois que ce travail est accompli, il semble que le moment propice soit arrivé pour interroger les gens sur ces personnages de paille qui parsèment la campagne. Il ressort de notre interrogatoire qu'ils n'ont rien à voir avec des épouvantails. Avec le dépeuplement croissant des campagnes, les villages perdent de plus en plus d'habitants, raconte une dame qui tient un petit étal de pâtisseries. Ces poupées de paille à taille humaine contribuent à rendre l'endroit un peu moins désolé. Une manière originale de maintenir un lien humain essentiel.

STEVE JOHN POWELL

POUR S'Y RENDRE

Au départ de la gare de Hiroshima, il faut emprunter la ligne JR Kabe jusqu'à la gare de Kabe. De là, il faut changer pour un bus qui vous déposera au Togouchi IC Bus Center au terme d'un voyage d'une heure environ. Il faudra ensuite une dizaine de minutes pour rejoindre le village.

ZOOM ANNONCES

événements

● **Concours de la MCJP** Les Concours d'expression en japonais et de projets étudiants en français sont ouverts. Prix à gagner : des billets d'avion AR pour le Japon et une semaine de workshop au Japon ! Plus d'info sur le site mcjp.fr dans la rubrique agenda ou par mail à concours.mcjp@gmail.com

● **Expo vente**
A l'occasion de la sortie de son magazine, Pen Paris vous invite à découvrir une sélection de produits japonais lors d'une vente éphémère du mercredi 16 au samedi 19 décembre de 11h à 20h. Espace Cinko 8-10 passage Choiseul 75002 Paris.

● **14ème concours de Haïku des enfants du monde entier 2015-2016** Thème "Le matin". Adresse d'envoi des Haiku : JAL Foundation Haiku contest c/o Japan Airlines 4, rue de Ventadour 75001 Paris. Date limite de réception le 15/02/2016.



cours

● **Stage intensif de japonais pour débutant** du 22 janvier au 16 mars 2016 - 32 heures - mer. et ven. 19h-21h - 395€ TTC. Matériel compris. Inscription sur www.espacejapon.com

● **Ateliers DESSIN-MANGA** Réalise ton propre manga ! stages intensifs pendant les vacances de février 5 jours. De 11h~15h. 265€ttc (matériel et repas compris). Attention nombre de places limité. Informations et inscription sur www.espacejapon.com

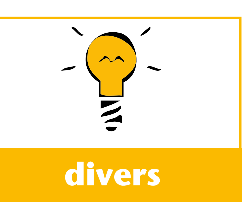


logements

●**Paris Fudosan le spécialiste de l'immobilier** franco-japonais à Paris recherche des STUDIOS à louer pour ses étudiants et expatriés japonais. 18 rue de Richelieu 75001 Tel : 01 4286 8739 service@paris-fudosan.com

●東京での生活は「フランス語シェアハウス東京メゾン 」**Logez a Tokyo[French Sharehouse Tokyo Maison]** www.tokyomaison.jp/ogikubo/

レンタル 2部屋 30m² Ménilmontant 通り 850€ 明るい 静か フローリング 4階 最上階 06 8381 8337



divers



Tarifs des annonces (pour 100 carac.)		**Options**	
Emploi	50€ttc	20 car. suppl.	5€ttc
Evénement	45€ttc	option web (publication immédiate sur le web + 5 img.)	20€ttc
Cours	40€ttc	cadre	50€ttc
Amitié	40€ttc	gras	50€ttc
Logement	35€ttc	img. papier	100€ttc
Divers	30€ttc		

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
ZOOM JAPON
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Jean Derome, Alissa Descotes-Toyosaki, Ritsuko Koga, Etienne Barral, Steve John Powell, Angeles Marin Cabello, Abe Tatsuhito, Yamaguchi Hiroshi, Maeda Haruyo, Kimié Ozawa, Kashio Gaku, Takako Taniguchi, Miho Masuko, Yoshié Takano, Miwa Takano, Rié Tanaka, Marie Varéon (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi.
Responsable de la publication : Dan Béraud


komikku
コミック出版
ÉDITIONS
ÉDITEUR INCONTOURNABLE de MANGA
RENAISSANCE
ARTE
Florence, berceau de la Renaissance italienne, début du XVIe siècle. C'est durant cette foisonnante et resplendissante période que commence l'histoire d'Arte, artiste en devenir.
SUSPENSE
DILEMMA
Le suspense à son comble !!
par HAJIME & TATSUYA TŌJI
Quand tu étais assis devant la porte, tu t'es bien dit : "Qu'ils crèvent tous".
AVENTURE
The Cradle Of The Sea
LE BERCEAU DES MERS
UNE AVENTURE MARITIME TOUCHANTE ET INOUBLIABLE EN PLEINE RÉVOLUTION INDUSTRIELLE.
HISTOIRE
Le Chef de Nobunaga
ANGOULÊME 2015
SÉLECTION OFFICIELLE
recommandé par Historia
recommandé par ZOOM JAPON
FANTASY ET MAGIE
Un nouveau monde fantasy riche en pouvoirs, créatures et yôsei.
JEUNESSE
Un manga tendre, plein d'humour et 100% mignon !!
GOKICHA
The Ancient Magus Bride